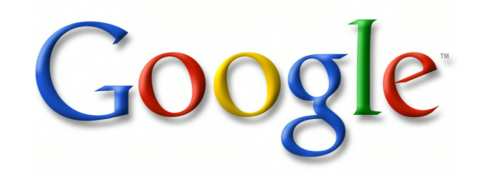

Google




FORTUNA JUVAT

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

TOME QUATRIÈME.



Adieu Monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût .

Choquet inv.t del.t — *Bouquet sculp.t*

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE,

PAR LESAGE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1818.



sur les valets un empire despotique : mais, contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusais point de mon pouvoir. Je ne chassais pas les domestiques qui me déplaisaient, ni n'exigeais pas des autres qu'ils me fussent entièrement dévoués : s'ils s'adressaient directement à don César ou à son fils pour leur demander des grâces, bien loin de les traverser, je parlais en leur faveur. D'ailleurs, les marques d'affection que mes deux maîtres me donnaient à toute heure m'inspiraient un zèle pur pour leur service. Je n'avais en vue que leur intérêt. Aucun tour de passe-passe dans mon administration : j'étais un intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'applaudissais du bonheur de ma condition, l'amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la fortune faisait pour moi, voulut aussi que j'eusse quelques grâces à lui rendre : il fit naître dans le cœur de la dame Lorença Séphora, première femme de Séraphine, une inclination violente pour monsieur l'intendant. Ma conquête, pour dire les choses en fidèle historien, frisait la cinquantaine. Cependan

un air de fraîcheur, un visage agréable et deux beaux yeux dont elle savait habilement se servir, pouvaient la faire encore passer pour une espèce de bonne fortune. Je lui aurais souhaité seulement un teint plus vermeil ; car elle était fort pâle, ce que je ne manquai pas d'attribuer à l'austérité du célibat.

La dame m'agaça long-temps par des regards où son amour était peint ; mais, au lieu de répondre à ses œillades, je fis d'abord semblant de ne pas m'apercevoir de son dessein : par là je lui parus un galant tout neuf, ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux avec un jeune homme qu'elle croyait moins éclairé qu'il ne l'était, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble elle me déclara ses sentimens en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avait de l'école : elle feignit d'être déconcertée en me parlant ; et, après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle voulait me dire, elle se cacha le visage pour me faire croire qu'elle avait honte de me laisser voir sa faiblesse. Il

fallut bien me rendre ; et, quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ses bontés. J'affectai même d'être pressant, et je fis si bien *le* passionné, que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit, mais avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenue, elle ne paraissait pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurais poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas craint de me donner mauvaise opinion de sa vertu en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevue : Séphora, persuadée que sa fausse résistance la faisait passer pour une vestale dans mon esprit ; et moi, plein de la douce espérance de mettre bientôt cette aventure à fin.

Mes affaires étaient dans cette disposition lorsqu'un laquais de don César m'apprit une nouvelle qui modéra ma joie. Ce garçon était un de ces domestiques curieux qui s'appliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisait assidument sa cour, et qu'il me régalait de quelque nouveauté tous les jours, il me

vint dire un matin qu'il avait fait une plaisante découverte; qu'il voulait m'en faire part, à condition que je garderais le secret, attendu que cela regardait la dame Lorença Séphora, dont il craignait, disait-il, de s'attirer le ressentiment. J'avais trop d'envie d'apprendre ce qu'il avait à me dire pour ne lui pas promettre d'être discret; mais, sans paraître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai, le plus froidement qu'il me fut possible, ce que c'était que la découverte dont il me faisait fête. Lorença, me dit-il, fait secrètement entrer tous les soirs dans son appartement le chirurgien du village, qui est un jeune homme des mieux bâtis, et le drôle y demeure assez long-temps. Je veux croire, ajouta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent; mais vous conviendrez qu'un garçon qui se glisse mystérieusement dans la chambre d'une fille dispose à mal juger d'elle.

Quoique ce rapport me fît autant de peine que si j'eusse été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connaître; je me contraignis jusqu'à rire de cette nou-

velle qui me perçait l'âme. Mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis sans témoin. Je pestai, je jurai, je rêvai au parti que je prendrais. Tantôt, méprisant Lorença, je me proposais de l'abandonner, sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette; et tantôt, m'imaginant qu'il y allait de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formais le dessein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, et je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma duègne. Il fallait cela pour entretenir ma fureur. Je sortis du château, et m'allai poster sur le chemin par où le galant devait s'en retourner. Je l'attendais de pied ferme, et chaque moment irritait l'envie que j'avais de me battre. Enfin mon ennemi parut: je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre; mais, je ne sais comment diable cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris quand il se présenta pour

combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme, qui me sembla fort et vigoureux ; et je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisait sur moi son effet. Néanmoins, par point d'honneur ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissaient encore, et malgré la nature qui s'opiniâtrait à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le chirurgien et de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, seigneur Gil Blas ? s'écria-t-il ; pourquoi ces démonstrations ? Vous voulez rire apparemment. Non, monsieur le barbier, lui répondis-je, non : rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez de voir au château. Par saint Côme ! reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure. Vive Dieu ! les apparences sont bien trompeuses. A ces mots, m'imaginant qu'il n'avait pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres,

interrompis-je, mon ami, à d'autres. Ne pensez pas que je me paie d'une simple négative. Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriverait à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connaissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais panser tous les soirs : voilà le sujet de ces visites qui vous alarment : ayez désormais l'esprit en repos sur elles. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler : je ne suis pas homme à refuser de vous prêter le collet. En disant ces paroles, il tira sa longue rapière qui me fit frémir, et se mit en garde. C'est assez, lui dis-je en rengaînant mon épée ; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison ; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi : embrassons-nous. A ce

discours, qui lui fit assez connaître que je n'étais pas si méchant que je l'avais paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment là Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée : j'éludai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier; ce que je fis avec tant de soin et d'affectation, qu'elle s'en aperçut. Etonnée d'un si grand changement, elle en voulut savoir la cause; et, trouvant enfin le moyen de me parler à l'écart : Monsieur l'intendant, me dit-elle, apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards. Il est vrai que j'ai fait les avances, mais vous y avez répondu. Rappelez-vous, s'il vous plaît, la conversation particulière que nous avons eue ensemble. Vous y étiez tout de feu; vous êtes à présent tout de glace. Qu'est-ce que cela signifie? La question n'était pas peu délicate pour un homme naturel. Aussi je fus fort embarrassé. Je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la dame; je me souviens seulement qu'elle lui déplut

on ne peut pas davantage. Séphora, quoiqu'à son air doux et modeste on l'eût prise pour un agneau, était un tigre quand la colère la dominait. Je croyais, me dit-elle en me lançant un regard plein de dépit et de rage, je croyais faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous en lui découvrant des sentimens que de nobles cavaliers se feraient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux aventurier.

Elle n'en demeura pas là : j'en aurais été quitte à trop bon marché. Sa langue, cédant à sa fureur, me donna cent épithètes qui enchérissaient les unes sur les autres. J'aurais dû les recevoir de sang-froid, et faire réflexion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avais tentée, je commettais un crime que les femmes ne pardonnent point. Mais j'étais trop vif pour souffrir des injures dont un homme sensé n'aurait fait que rire à ma place, et la patience m'échappa. Madame, lui dis-je, ne méprisons personne. Si ces nobles cavaliers dont vous parlez vous avaient vu le dos, je suis sûr

qu'ils borneraient là leur curiosité. Je n'eus pas sitôt lancé ce trait, que la furieuse duègne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, et j'évitai, par une prompte fuite, une grêle de coups qui serait tombée sur moi.

Je rendais grâces au ciel de me voir hors de ce mauvais pas, et je m'imaginais n'avoir plus rien à craindre, puisque la dame s'était vengée. Il me semblait que, pour son honneur, elle devait taire l'aventure : effectivement, quinze jours s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler. Je commençais moi-même à l'oublier quand j'appris que Séphora était malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la dame : je pensai que, ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse amante y avait succombé. Je me représentais avec douleur que j'étais cause de sa maladie, et je plaignais du moins la duègne, si je ne pouvais l'aimer. Que je jugeais mal d'elle ! Sa tendresse, changée en haine, ne songeait alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étais avec don Alphonse,

je trouvai ce jeune cavalier triste et rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avait. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine faible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajouta-t-il en remarquant que je l'écoutais avec surprise; cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez pu donner à la dame Lorença de vous haïr; mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point, que, si vous ne sortez au plus vite, de ce château sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice et sans ingratitude; mais enfin c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora, qui l'a élevée : c'est pour elle une mère que cette gouvernante, dont elle croirait avoir le trépas à se reprocher, si elle n'avait la faiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentimens là-dessus. Périssent toutes les duègnes d'Espagne avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je

regarde plutôt comme un frère que comme un domestique.

Lorsque don Alphonse eut ainsi parlé, je lui dis : Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune. J'avais compté qu'elle cesserait de me persécuter chez vous, où tout me promettait des jours heureux et tranquilles. Il faut pourtant me résoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non, s'écria le généreux fils de don César, laissez-moi faire entendre raison à Séraphine. Il ne sera pas dit que vous aurez été sacrifié aux caprices d'une duègne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de considération. Vous ne ferez, lui répliquai-je, seigneur, qu'aigrir Séraphine en résistant à ses volontés. J'aime mieux me retirer que de m'exposer, par un plus long séjour ici, à mettre la division entre deux époux si parfaits : ce serait un malheur dont je ne me consolerais de ma vie.

Don Alphonse me défendit de prendre ce parti ; et je le vis si ferme dans le dessein de me soutenir, qu'indubitablement Lorença en aurait eu le démenti, si j'eusse voulu tenir bon. Il y avait des momens où,

piqué contre la duègne, j'étais tenté de ne la point ménager; mais quand je venais à considérer qu'en révélant sa honte ce serait poignarder une pauvre créature dont je causais tout le malheur, et que deux maux sans remède conduisaient visiblement au tombeau, je ne me sentais plus que de la compassion pour elle. Je jugeai, puisque j'étais un mortel si dangereux, que je devais en conscience rétablir, par ma retraite, la tranquillité dans le château; ce que j'exécutai dès le lendemain avant le jour, sans dire adieu à mes deux maîtres, de peur qu'ils ne s'opposassent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laisser dans ma chambre un écrit qui contenait un compte exact que je leur rendais de mon administration.

CHAPITRE II.

Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva ; et des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'ÉTAIS monté sur un bon cheval qui m'appartenait, et je portais dans ma valise deux cents pistoles dont la meilleure partie me venait des bandits tués et des trois mille ducats volés à Samuel Simon ; car don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avais touché, avait restitué cette somme entière de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime, j'en jouissais sans scrupule. Je possédais donc un fonds qui ne me permettait pas de m'embarrasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite à l'âge que j'avais. D'ailleurs, Tolède m'offrait un asile agréable. Je ne doutais point que le comte de Polan ne se fît un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs et de lui donner logement dans sa maison. Mais

j'envisageais ce seigneur comme mon pis-aller; et je résolus, avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les royaumes de Murcie et de Grenade, que j'avais particulièrement envie de voir. Dans ce dessein, je pris le chemin d'Almanza, d'où, poursuivant ma route, j'allai de ville en ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise aventure. Il semblait que la fortune, satisfaite de tant de tours qu'elle m'avait joués, voulût enfin me laisser en repos : mais elle m'en préparait bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premières personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade fut le seigneur don Fernand de Leyva, gendre, ainsi que don Alphonse, du comte de Polan. Nous fûmes également surpris l'un et l'autre de nous trouver là. Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville ! qui vous amène ici? Seigneur, lui dis-je, si vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le serez bien davantage quand vous saurez pourquoi j'ai quitté le service du seigneur don César et de son fils. Alors je lui contai

tout ce qui s'était passé entre Séphora et moi, sans lui rien déguiser. Il en rit de bon cœur; puis, reprenant son sérieux: Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma belle-sœur..... Non, non, seigneur, interrompis-je, ne lui écrivez point, je vous prie: je ne suis pas sorti du château de Leyva pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur: j'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très-volontiers, répondit-il; je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade pour voir une vieille tante malade; j'y serai encore trois semaines; après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il en me montrant un hôtel qui était à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours, je vous aurai peut-être déjà déterré un poste convenable.

Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudrait avoir un jeune homme qui eût de la littérature et une bonne main pour mettre au net ses écrits; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies, et il en fait encore tous les jours qu'il prononce avec applaudissemens. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pouvais désirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paraître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade; je m'étendrais sur la structure du bâtiment; je vanterais la richesse des meubles; je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient; je ne ferais pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentaient : mais je me contenterai de

dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartemens un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée, dont la plupart étaient des officiers de monseigneur, ses aumôniers, ses gentilshommes, ses écuyers ou ses valets de chambre. Les laïques avaient presque tous des habits superbes ; on les aurait plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étaient fiers, et faisaient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même. Parbleu ! disais-je, ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir; car enfin, s'ils le sentaient, il me semble qu'ils auraient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement s'il n'y avait pas moyen de parler à monseigneur. Attendez, me dit-il d'un air sec ; sa grandeur va sortir pour aller entendre la messe ; elle vous donnera en passant un moment d'audience.

Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me dire une syllabe ; après quoi ils se regardèrent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avais prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étais pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait, par-dessus le marché, les jambes fort tournées en dedans ; et il était si chauve, qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeait d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela je lui

trouvais l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres personnes du commun, nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord, et me demanda d'un ton de voix plein de douceur ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage: Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge; je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi: vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux écuyers, et sortit après avoir écouté des ecclésiastiques qui avaient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avaient dédaigné ma conversation la recherchèrent. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avaient entendu les paroles

que leur maître m'avait dites, et ils mouraient d'envie de savoir sur quel pied j'allais être auprès de lui ; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité pour me venger de leur mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis point mal à ses questions : il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique. C'est où je l'attendais : il me trouva là-dessus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon : c'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques seigneurs grenadins qui venaient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble, et me retirai parmi les officiers, qui me prodiguèrent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut temps; et s'ils m'observèrent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avait dans l'extérieur des ecclésiastiques? Ils me parurent tous de saints personnages, tant le lieu où j'étais tenait mon esprit en respect. Il ne me vint pas seulement en pensée que c'était peut-être de la fausse monnaie; comme si l'on n'en pouvait pas voir chez les princes de l'Eglise.

J'étais assis auprès d'un vieux valet de chambre nommé Melchior de la Ronda. Il prenait soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avait pour moi m'en donna pour lui, et ma politesse le charma. Seigneur cavalier, me dit-il tout bas après le dîner, je voudrais bien avoir une conversation particulière avec vous. En même temps il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvait nous entendre, et là il me tint ce discours: Mon fils, dès le pre-

mier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une maison où les vrais et les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudrait un temps infini pour connaître le terrain : je vais vous épargner une si longue et si désagréable étude, en vous découvrant les caractères des uns et des autres. Après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, poursuivit-il, par monseigneur. C'est un prélat fort pieux, qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a, depuis vingt années, quitté la cour pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son troupeau. C'est un savant personnage, un grand orateur. Il met tout son plaisir à prêcher, et ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait; mais, outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me siérait mal d'éplucher les

défauts d'une personne dont je mange le pain. S'il m'était permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerais sa sévérité. Au lieu d'avoir de l'indulgence pour les faibles ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persécute surtout sans miséricorde ceux qui, comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut, qui lui est commun avec bien des personnes de qualité : quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services ; et il les laissera vieillir sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux ; il ne s'aviserait jamais de lui-même de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître. Il me dit après cela ce qu'il pensait des ecclésiastiques avec qui nous avions dîné. Il m'en fit des portraits qui ne s'accordaient guère avec leur maintien. Il ne me les donna pas, à la vérité, pour de malhonnêtes gens, mais seulement

pour d'assez mauvais prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns, dont il vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs : dès le soir même, en soupant, je me parai comme eux d'un dehors sage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites !

CHAPITRE III.

Gil Blas devient le favori de l'archevêque de Grenade, et le canal de ses grâces.

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé ; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin : c'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la

joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué ? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ? Oh ! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de votre grandeur échapperaient à ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point ; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour ; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très-souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon

maître même ; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là, je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment ! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort ; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime ; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en

train-de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies : elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main ; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les ermitages, et d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats ; mais je voudrais bien éviter le défaut des

bons auteurs qui écrivent trop long-temps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé : je fais choix du tien, que je connais bon : je m'en rapporterai à ton jugement. Grâces au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas; dès que

tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère : je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitait. Depuis ce moment-là il n'eut plus rien de caché pour moi : je devins son favori. Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en aperçurent pas sans envie. C'était une chose à voir que la manière dont les gentilshommes et les écuyers vivaient alors avec le confident de monseigneur. Ils n'avaient pas honte de faire des bassesses pour capter ma bienveillance : je ne pouvais croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service sans être la dupe

de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma prière, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, et le mit en état de faire figure dans les troupes. Il envoya un autre au Mexique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir; et j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par là que, si le prélat ne prévenait pas, du moins il refusait rarement ce qu'on lui demandait.

Mais ce que je fis pour un prêtre me paraît mériter un détail. Un jour, certain licencié appelé Louis Garcias, homme jeune encore et de très-bonne mine, me fut présenté par notre maître-d'hôtel, qui me dit: Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête ecclésiastique. Il a été aumônier chez des religieuses. La médisance n'a point épargné sa vertu : on l'a noirci dans l'esprit de monseigneur, qui l'a interdit, et qui, par malheur, est si prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premières personnes de Grenade pour le faire réhabiliter : notre maître est inflexible.

Messieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée. Il vaudrait mieux qu'on n'eût point sollicité pour le seigneur licencié : on lui a rendu un mauvais office en voulant le servir. Je connais monseigneur, les prières et les recommandations ne font qu'aggraver dans son esprit les fautes d'un ecclésiastique. Il n'y a pas long-temps que je lui ai ouï dire à lui-même : Plus, disait-il, un prêtre qui est tombé dans l'irrégularité engage de personnes à me parler pour lui, plus il augmente le scandale, et plus j'ai de sévérité. Cela est fâcheux, reprit le maître-d'hôtel, et mon ami serait bien embarrassé, s'il n'avait pas une bonne main. Heureusement il écrit à ravir, et il se tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir si l'écriture qu'on me vantait valait mieux que la mienne. Le licencié, qui en avait sur lui, m'en montra une page, que j'admirai : il semblait que ce fût un exemple de maître écrivain. En considérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier, en lui disant que j'en pourrais faire quelque chose qui lui serait utile; que je ne m'expliquais pas dans

ce moment, mais que le lendemain je lui en dirais davantage. Le licencié, à qui le maître-d'hôtel avait apparemment fait l'éloge de mon génie, se retira aussi content que s'il eût déjà été remis dans ses fonctions.

J'avais véritablement envie qu'il le fût; et dès le jour même j'y travaillai de la manière que je vais le dire. J'étais seul avec l'archevêque. Je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon patron en parut charmé. Alors, profitant de l'occasion : Monseigneur, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je souhaiterais du moins qu'elles fussent écrites comme cela. Je suis satisfait de ton écriture, me répondit le prélat; mais je t'avoue que je ne serais pas fâché d'avoir de cette main-là une copie de mes ouvrages. Votre grandeur, lui répliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint si bien est un licencié de ma connaissance : il sera d'autant plus ravi de vous faire ce plaisir, qu'il pourra, par ce moyen, intéresser votre bonté à le tirer de la triste situation où il a le malheur de se trouver présentement.

Le prélat ne manqua pas de demander comment se nommait ce licencié. Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il est au désespoir de s'être attiré votre disgrâce. Ce Garcias, interrompit-il, a, si je ne me trompe, été aumônier dans un couvent de filles. Il a encouru les censures ecclésiastiques. Je me souviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui : ses mœurs ne sont pas fort bonnes. Monseigneur, interrompis-je à mon tour, je n'entreprendrai point de le justifier, mais je sais qu'il a des ennemis. Il prétend que les auteurs des mémoires que vous avez vus se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices qu'à dire la vérité. Cela peut être, repartit l'archevêque ; il y a dans le monde des esprits bien dangereux. D'ailleurs, je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irréprochable, il peut s'en être repenti ; enfin, à tout péché miséricorde. Amène-moi ce licencié ; je lève l'interdiction.

C'est ainsi que les hommes les plus sévères rabattent de leur sévérité quand leur plus cher intérêt s'y oppose. L'archevêque accorda sans peine au vain plaisir d'avoir

ses œuvres bien écrites ce qu'il avait refusé aux plus puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au maître-d'hôtel, qui la fit savoir à son ami Garcias. Ce licencié, dès le jour suivant, vint me faire des remercîmens proportionnés à la grâce obtenue. Je le présentai à mon maître, qui se contenta de lui faire une légère réprimande, et lui donna des homélies à mettre au net. Garcias s'en acquitta si bien, qu'il fut rétabli dans son ministère : il obtint même la cure de Gabie, gros bourg aux environs de Grenade.

CHAPITRE IV.

L'archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort.

Tandis que je rendais ainsi service aux uns et aux autres, don Fernand de Leyva se disposait à quitter Grenade. J'allai voir ce seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il

m'avait procuré. Je lui en parus si satisfait, qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'archevêque. J'en suis charmé, lui répondis-je. Il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnaître : il ne m'en fallait pas moins pour me consoler de n'être plus auprès du seigneur don César et de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes peut-être pas séparés pour jamais : la fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir : j'en soupirai ; et je sentis dans ce moment-là que j'aimais tant don Alphonse, que j'aurais volontiers abandonné l'archevêque et les belles espérances qu'il m'avait données, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avait éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvemens qui m'agitaient, et m'en sut si bon gré, qu'il m'embrassa en me disant que toute sa famille prendrait toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur,

nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal : l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celui-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattait ; tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y pris garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous

voyez que monseigneur tombe ; vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait ; vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner : je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose ; je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement, l'orateur

lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc! mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque * ? Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer : il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve

* Grand critique du temps de Ptolémée Philadelphe.

excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot, vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment; c'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus, un auteur accoutumé à s'entendre louer? N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune [illegible]ur démêler le vrai du faux. Apprenez que [illegible]mais composé de meilleure homélie

que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidens ; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats ; et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.

CHAPITRE V.

Du parti que prit Gil Blas après que l'archevêque lui eut donné son congé. Par quel hasard il rencontra le licencié qui lui avait tant d'obligation, et quelles marques de reconnaissance il en reçut.

Je sortis du cabinet en maudissant le caprice, ou, pour mieux dire, la faiblesse de l'archevêque, et plus en colère contre lui qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes grâces.

Je doutai même quelque temps si j'irais toucher mes cent ducats; mais, après y avoir bien réfléchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôterait pas le droit de donner un ridicule à mon prélat : à quoi je me promettais bien de ne pas manquer toutes les fois qu'on mettrait devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venait de se passer entre son maître et moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimait trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisais le récit, je remarquai que la douleur s'imprimait sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devait à l'archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer; mais, comme dans la colère où j'étais je jurai que le prélat me le paierait, et que je réjouirais toute la ville à ses dépens, le sage Melchior me dit : Croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les

personnes de qualité, quelque sujet qu'ils aient de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats seigneurs qui ne méritent guère qu'on ait de la considération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre.

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conseil qu'il me donnait, et je lui promis d'en profiter. Après cela il me dit : Si vous allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro, mon neveu. Il est chef d'office chez le seigneur don Balthasar de Zuniga ; et j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant ; je souhaite que vous fassiez connaissance ensemble. Je lui répondis que je ne manquerais pas d'aller voir ce Joseph Navarro sitôt que je serais à Madrid, où je comptais bien de retourner. Ensuite je sortis du palais épiscopal pour n'y remettre jamais le pied. Si j'eusse encore eu mon cheval, je serais peut-être parti sur-le-champ pour Tolède ; mais je l'avais vendu dans le temps de ma faveur, croyant que je n'en aurais plus besoin. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faisant mon plan de

demeurer encore un mois à Grenade, et de me rendre après cela auprès du comte de Polan.

Comme l'heure du dîner approchait, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avait pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avait une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y était bien servi, et qu'il y allait quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, et j'y fus bientôt. J'entrai dans une grande salle qui ressemblait assez à un réfectoire. Dix à douze hommes, assis à une longue table couverte d'une nappe malpropre, s'y entretenaient, en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne, qui dans un autre temps sans doute m'aurait fait regretter la table que je venais de perdre. Mais j'étais alors si piqué contre l'archevêque, que la frugalité de mon auberge me paraissait préférable à la bonne chère qu'on faisait chez lui. Je blâmais l'abondance des mets dans les repas; et raisonnant en docteur de Valladolid: Malheur, disais-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses où il faut sans cesse être en garde contre sa sensua-

lité, de peur de trop charger son estomac! Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez? Je louais, dans ma mauvaise humeur, des aphorismes que j'avais jusqu'alors fort négligés.

Dans le temps que j'expédiais mon ordinaire sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le licencié Louis Garcias, devenu curé de Gabie de la manière que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la salle. Du moment qu'il m'aperçut, il vint me saluer d'un air empressé, ou plutôt en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joie excessive. Il me serra entre ses bras, et je fus obligé d'essuyer un très-long compliment sur le service que je lui avais rendu. Il me fatiguait à force de se montrer reconnaissant. Il se plaça près de moi en me disant : Oh! vive Dieu! mon cher patron; puisque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous séparerons pas sans boire. Mais, comme il n'y a pas de bon vin dans cette auberge, je vous mènerai, s'il vous plaît, après notre petit dîner, dans un endroit où je vous régalerai d'une bouteille de Lucène des plus secs, et d'un mus-

cat de Foncarral exquis. Il faut que nous fassions cette débauche. Que n'ai-je le bonheur de vous posséder quelques jours seulement dans mon presbytère de Gabie ! Vous y seriez reçu comme un généreux Mécène à qui je dois la vie aisée et tranquille que j'y mène.

Pendant qu'il me tenait ce discours, on lui apporta sa portion. Il se mit à manger, sans pourtant cesser de me dire par intervalles quelque chose de flatteur. Je saisis ce temps-là pour parler à mon tour ; et comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de son ami le maître-d'hôtel, je ne lui fis point un mystère de ma sortie de l'archevêché : je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma disgrâce, qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venait de me dire, qui ne se serait pas attendu à l'entendre, pénétré d'une douleur reconnaissante, déclamer contre l'archevêque ? Mais c'est à quoi il ne pensait nullement : il devint froid et rêveur, acheva de dîner sans me dire une parole ; puis, se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé, et disparut. L'ingrat, ne

me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnait jusqu'à la peine de me cacher ses sentimens. Je ne fis que rire de son ingratitude; et, le regardant avec tout le mépris qu'il méritait, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu : Holà, ho! sage aumônier de religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucène dont vous m'avez fait fête.

CHAPITRE VI.

Gil Blas va voir jouer les comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jeta la vue d'une actrice, et de ce qu'il en arriva.

GARCIAS n'était pas hors de la salle, qu'il y entra deux cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir auprès de moi. Ils commencèrent à s'entretenir des comédiens de la troupe de Grenade, et d'une comédie nouvelle qu'on jouait alors. Cette pièce, suivant leurs discours, faisait un grand bruit dans la ville. Il me prit envie de l'aller voir représenter dès ce jour-là. Je n'avais point

été à la comédie depuis que j'étais à Grenade. Comme j'avais presque toujours demeuré à l'archevêché, où ce spectacle était frappé d'anathême, je n'avais eu garde de me donner ce plaisir-là : les homélies avaient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la salle des comédiens lorsqu'il en fut temps, et j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la pièce avant qu'elle commençât, et je remarquai que tout le monde se mêlait d'en juger. L'un se déclarait pour, l'autre contre. A-t-on jamais vu un ouvrage mieux écrit? disait-on à ma droite. Le pitoyable style! s'écriait-on à ma gauche. En vérité, s'il y a bien de mauvais auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais critiques; et quand je pense au dégoût que les poëtes dramatiques ont à essuyer, je m'étonne qu'il y en ait d'assez hardis pour braver l'ignorance de la multitude, et la censure dangereuse des demi-savans qui corrompent quelquefois le jugement du public.

Enfin le *Gracioso* se présenta pour ouvrir la scène. Dès qu'il parut, il excita un bat-

tement de mains général ; ce qui me fit connaître que c'était un de ces acteurs gâtés à qui le parterre pardonne tout. Effectivement, ce comédien ne disait pas un mot, ne faisait pas un geste sans s'attirer des applaudissemens. On lui marquait trop le plaisir que l'on prenait à le voir : aussi en abusait-il. Je m'aperçus qu'il s'oubliait quelquefois sur la scène, et mettait à une trop forte épreuve la prévention où l'on était en sa faveur. Si on l'eût sifflé au lieu de crier miracle, on lui aurait souvent rendu justice.

On battit aussi des mains à la vue de quelques autres acteurs, et particulièrement d'une actrice qui faisait un rôle de suivante. Je m'attachai à la considérer ; et il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise quand je reconnus en elle Laure, ma chère Laure, que je croyais encore à Madrid auprès d'Arsénie. Je ne pouvais douter que ce ne fût elle : sa taille, ses traits, le son de sa voix, tout m'assurait que je ne me trompais point. Cependant, comme si je me fusse défié du rapport de mes yeux et de mes oreilles, je

demandai son nom à un cavalier qui était à côté de moi. Hé ! de quel pays venez-vous? me dit-il. Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connaissez pas la belle Estelle.

La ressemblance était trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure, en changeant d'état, avait aussi changé de nom ; et, curieux de savoir ses affaires, car le public n'ignore guère celles des personnes de théâtre, je m'informai du même homme si cette Estelle avait quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avait à Grenade un grand seigneur portugais, nommé le marquis de Marialva, qui faisait beaucoup de dépense pour elle. Il m'en aurait dit davantage, si je n'eusse pas craint de le fatiguer de mes questions. J'étais plus occupé de la nouvelle que ce cavalier venait de m'apprendre que de la comédie; et qui m'eût demandé le sujet de la pièce quand je sortis, m'aurait fort embarrassé. Je ne faisais que rêver à Laure, à Estelle, et je me promettais bien d'aller chez cette actrice le jour suivant. Je n'étais pas sans inquiétude sur

la réception qu'elle me ferait : j'avais lieu de penser que ma vue ne lui ferait pas grand plaisir dans la situation brillante où étaient ses affaires. Je jugeais même qu'une si bonne comédienne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avait sujet d'être mécontente, pourrait bien ne pas faire semblant de le connaître. Tout cela ne me rebuta point : après un léger repas, car on n'en faisait pas d'autres dans mon auberge, je me retirai dans ma chambre, très-impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, et je me levai à la pointe du jour. Mais, comme il me sembla que la maîtresse d'un grand seigneur ne devait pas être visible de si bon matin, je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire raser, poudrer et parfumer. Je voulais me présenter devant elle dans un état qui ne lui donnât pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, et me rendis chez elle après avoir été demander sa demeure à l'hôtel des comédiens. Elle logeait dans une grande maison où elle occupait le premier appartement. Je dis à une femme de chambre qui

vint m'ouvrir la porte qu'un jeune homme souhaitait de parler à la dame Estelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, et j'entendis aussitôt sa maîtresse qui lui dit d'un ton de voix fort élevé : Qui est-il ce jeune homme ? que me veut-il ? Qu'on le fasse entrer.

Je jugeai par là que j'avais mal pris mon temps ; que son amant portugais était à sa toilette, et qu'elle ne parlait si haut que pour lui persuader qu'elle n'était pas fille à recevoir des messages suspects. Ce que je pensais était véritable ; le marquis de Marialva passait avec elle presque toutes les matinées. Je m'attendais à un mauvais compliment, lorsque cette originale actrice, me voyant paraître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant : Ah ! mon frère, est-ce vous que je vois ? A ces mots, elle m'embrassa à plusieurs reprises ; puis, se tournant vers le Portugais : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si en votre présence je cède à la force du sang. Après trois ans d'absence, je ne puis revoir un frère que j'aime tendrement sans lui donner des marques de mon amitié. Hé bien, mon cher Gil Blas,

continua-t-elle en m'apostrophant de nouveau, dites-moi des nouvelles de la famille : dans quel état l'avez-vous laissée ?

Ce discours m'embarrassa d'abord; mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure; et, secondant son artifice, je lui répondis d'un air accommodé à la scène que nous allions jouer tous deux : Grâces au ciel, ma sœur, nos parens sont en bonne santé. Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne soyez étonné de me voir comédienne à Grenade; mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y a trois années, comme vous savez, que mon père crut m'établir avantageusement en me donnant au capitaine don Antonio Coello, qui m'amena des Asturies à Madrid où il avait pris naissance. Six mois après que nous y fûmes arrivés, il eut une affaire d'honneur qu'il s'attira par son humeur violente. Il tua un cavalier qui s'était avisé de faire quelque attention à moi. Le cavalier appartenait à des personnes de qualité qui avaient beaucoup de crédit. Mon mari, qui n'en avait guère, se sauva en Catalogne avec tout ce qui se trouva au logis de pierreries et d'argent comptant. Il s'embarque

à Barcelone, passe en Italie, se met au service des Vénitiens, et perd enfin la vie dans la Morée en combattant contre les Turcs. Pendant ce temps-là, une terre que nous avions pour tout bien fut confisquée, et je devins une douairière des plus minces. A quoi me résoudre dans une si fâcheuse extrémité? Il n'y avait pas moyen de m'en retourner dans les Asturies. Qu'y aurais-je fait? Je n'aurais reçu de ma famille que des condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avais été trop bien élevée pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer? Je me suis faite comédienne pour conserver ma réputation.

Il me prit une si forte envie de rire lorsque j'entendis Laure finir ainsi son roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, et même je lui dis d'un air grave : Ma sœur, j'approuve votre conduite, et je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie.

Le marquis de Marialva, qui n'avait pas perdu un mot de tous ces discours, prit au

pied de la lettre ce qu'il plut à la veuve de don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien : il me demanda si j'avais quelque emploi à Grenade ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirais ; mais, ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étais entré à l'archevêché, et de quelle façon j'en étais sorti ; ce qui divertit infiniment le seigneur portugais. Il est vrai que, malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens de l'archevêque. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Laure, qui s'imaginait que je composais une fable à son exemple, faisait des éclats de rire qu'elle n'aurait pas faits si elle eût su que je ne mentais point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avais louée, on vint avertir qu'on avait servi. Je voulus aussitôt me retirer pour aller dîner à mon auberge; mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frère? me dit-elle. Vous dînerez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus long-temps dans une chambre garnie ; je prétends que vous mangiez dans

ma maison, et que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce soir, il y a ici un lit pour vous.

Le seigneur portugais, à qui peut-être cette hospitalité ne faisait pas plaisir, prit alors la parole, et dit à Laure : Non, Estelle, vous n'êtes pas logée assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frère, ajouta-t-il, me paraît un joli garçon; et l'avantage qu'il a de vous toucher de si près m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes secrétaires que je chérirai le plus; j'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi; j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cents ducats d'appointemens; et si dans la suite j'ai sujet, comme je l'espère, d'être content de lui, je le mettrai en état de se consoler d'avoir été trop sincère avec son archevêque.

Les remercîmens que je fis là-dessus au marquis furent suivis de ceux de Laure, qui enchérirent sur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il; c'est une affaire finie. En disant cela, il salua sa princesse

de théâtre, et sortit. Elle me fit aussitôt passer dans un cabinet, où se voyant seule avec moi : J'étoufferais, s'écria-t-elle, si je résistais plus long-temps à l'envie que j'ai de rire. Alors elle se renversa dans un fauteuil ; et se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple ; et quand nous nous en fûmes bien donné : Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante comédie. Mais je ne m'attendais pas au dénoûment. J'avais dessein seulement de te ménager dans ma maison une table et un logement ; et c'est pour te les offrir avec bienséance que je t'ai fait passer pour mon frère. Je suis ravie que le hasard t'ait présenté un si bon poste. Le marquis de Marialva est un seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, poursuivit-elle, n'aurait peut-être pas reçu si gracieusement un homme qui quitte ses amis sans leur dire adieu ; mais je suis de ces bonnes pâtes de filles qui revoient toujours avec plaisir un fripon qu'elles ont aimé.

Je demeurai d'accord de bonne foi de mon impolitesse, et je lui en demandai pardon. Après quoi elle me conduisit dans une salle à manger très-propre. Nous nous mîmes à table; et, comme nous avions pour témoins une femme de chambre et un laquais, nous nous traitâmes de frère et de sœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure, se livrant à toute sa gaîté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation. Je lui en fis un fidèle rapport; et, quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne en me faisant le récit de son histoire dans ces termes.

CHAPITRE VII.

Histoire de Laure.

Je vais te conter, le plus succinctement qu'il me sera possible par quel hasard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands événemens. Arsénie ma maîtresse, plus fatiguée que dégoûtée du monde, abjura le théâtre, et m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venait d'acheter, auprès de Zamora, en monnaies étrangères. Nous eûmes bientôt fait des connaissances dans cette ville-là. Nous y allions assez souvent; nous y passions un jour ou deux; nous venions ensuite nous renfermer daus notre château.

Dans un de ces petits voyages, don Félix Maldonado, fils unique du corrégidor, me vit par hasard, et je lui plus. Il chercha l'occasion de me parler sans témoins; et, pour ne te rien céler, je contribuai un peu à la lui faire trouver. Le cavalier n'avait pas vingt ans; il était beau comme l'Amour même, fait à peindre, et plus séduisant encore par ses manières galantes et généreuses que par sa figure. Il m'offrit de si bonne grâce et avec tant d'instances un gros brillant qu'il avait au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Je ne me sentais pas d'aise d'avoir un galant si aimable. Mais quelle imprudence aux grisettes de s'atta-

cher aux enfans de famille dont les pères ont de l'autorité ! Le corrégidor, le plus sévère de ses pareils, averti de notre intelligence, se hâta d'en prévenir les suites : il me fit enlever par une troupe d'alguazils qui me menèrent, malgré mes cris, à l'hôpital de la Pitié.

Là, sans autre forme de procès, la supérieure me fit ôter ma bague et mes habits, et revêtir d'une longue robe de serge grise, ceinte par le milieu d'une large courroie de cuir noir, d'où pendait un rosaire à gros grains qui me descendait jusqu'aux talons. On me conduisit après cela dans une salle où je trouvai un vieux moine, de je ne sais quel ordre, qui se mît à me prêcher la pénitence, à peu près comme la dame Léonarde t'exhorta dans le souterrain à la patience. Il me dit que j'avais bien de l'obligation aux personnes qui me faisaient enfermer, qu'elles m'avaient rendu un grand service en me tirant des filets du démon. J'avouerai franchement mon ingratitude ; bien loin de me sentir redevable à ceux qui m'avaient fait ce plaisir-là, je les chargeais d'imprécations.

Je passai huit jours à me désoler; mais le neuvième, car je comptais jusqu'aux minutes, mon sort parut vouloir changer de face. En traversant une petite cour, je rencontrai l'économe de la maison, personnage à qui tout était soumis ; la supérieure même lui obéissait. Il ne rendait compte de son économat qu'au corrégidor, de qui seul il dépendait, et qui avait une entière confiance en lui. Il se nommait Pédro Zendono, et le bourg de Salsedon en Biscaie l'avait vu naître. Représente-toi un grand homme pâle et décharné, une figure à servir de modèle pour peindre le bon larron. A peine paraissait-il regarder les sœurs. Tu n'as jamais vu de face si hypocrite, quoique tu aies demeuré à l'archevêché.

Je rencontrai donc, poursuivit-elle, le seigneur Zendono, qui m'arrêta en me disant : Consolez-vous, ma fille, je suis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, et il continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plairait sur un texte si laconique. Comme je le croyais un homme de bien, je m'imaginai bonnement qu'il s'était donné la peine d'examiner pour-

quoi j'avais été renfermée; et que, ne me trouvant pas assez coupable pour mériter d'être traitée avec autant d'indignité, il voulait me servir auprès du corrégidor. Je ne connaissais pas le Biscaïen; il avait bien d'autres intentions. Il roulait dans son esprit un projet de voyage dont il me fit confidence quelques jours après. Ma chère Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre; mais je ne suis plus à moi. Je prétends dès demain vous tirer de votre prison, et vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre libérateur.

Je pensai m'évanouir de joie à ces paroles de Zendono, qui, jugeant par mes remercîmens que je ne demandais pas mieux que de me sauver, eut l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la supérieure qu'il avait ordre de me mener au corrégidor, qui était à une maison de plaisance à deux lieues de la ville; et il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste, tirée par deux bonnes mules qu'il avait

achetées exprès. Nous n'avions pour tout domestique qu'un valet qui conduisait la chaise, et qui était entièrement dévoué à l'économe. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginais, mais vers les frontières du Portugal, où nous arrivâmes en moins de temps qu'il n'en fallait au corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite, et mettre ses lévriers sur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biscaïen me fit prendre un habit de cavalier, dont il avait eu la précaution de se pourvoir ; et, me comptant embarquée avec lui, il me dit dans l'hôtellerie où nous allâmes loger : Belle Laure, ne me sachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre patrie, comme deux criminels à qui l'Espagne ne doit point accorder d'asile. Mais, ajouta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de son ressentiment dans ce royaume étranger : nous y serons plus en sûreté que dans notre pays. Suivez un homme qui vous adore. Allons nous établir à Coïmbre. Là, je me ferai espion du

saint office, et, à l'ombre de ce tribunal redoutable, nous verrons couler nos jours dans de tranquilles plaisirs.

Une proposition si vive me fit connaître que j'avais à faire à un chevalier qui n'aimait pas à servir de conducteur aux infantes pour la gloire de la chevalerie. Je compris qu'il comptait beaucoup sur ma reconnaissance, et plus encore sur ma misère. Cependant, quoique ces deux choses me parlassent en sa faveur, je rejetai fièrement ce qu'il me proposait. Il est vrai que, de mon côté, j'avais deux fortes raisons pour me montrer si réservée : je ne me sentais point de goût pour lui, et je ne le croyais pas riche. Mais lorsque, revenant à la charge, il s'offrit à m'épouser au préalable, et qu'il me fit voir réellement que son économat l'avait mis en fonds pour long-temps, je ne le cèle pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouie de l'or et des pierreries qu'il étala devant moi, et j'éprouvai que l'intérêt sait faire des métamorphoses aussi-bien que l'amour. Mon Biscaïen devint peu à peu un autre homme à mes yeux : son grand corps sec prit la forme d'une taille fine ; son

teint pâle me parut d'un beau blanc ; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. Alors j'acceptai sans répugnance sa main, devant le ciel qu'il prit à témoin de notre engagement. Après cela il n'eut plus de contradiction à essuyer de ma part. Nous nous remîmes à voyager, et Coïmbre vit bientôt dans ses murs un nouveau ménage.

Mon mari m'acheta des habits de femme assez propres, et me fit présent de plusieurs diamans, parmi lesquels je reconnus celui de don Félix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venaient toutes les pierres précieuses que j'avais vues, et pour être persuadée que je n'avais pas épousé un rigide observateur du septième article du Décalogue. Mais, me considérant comme la cause première de ses tours de main, je les lui pardonnai. Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre : sans cela, qu'il m'eût paru un méchant homme !

Je fus assez contente de lui pendant deux ou trois mois. Il avait toujours des manières galantes, et semblait m'aimer

tendrement. Néanmoins les marques d'amitié qu'il me donnait n'étaient que de fausses apparences : le fourbe me trompait. Un matin, à mon retour de la messe, je ne trouvai plus au logis que les murailles; les meubles, et jusques à mes hardes, tout avait été emporté. Zendono et son fidèle valet avaient si bien pris leurs mesures, qu'en moins d'une heure le dépouillement entier de la maison avait été fait et parfait; de manière qu'avec le seul habit dont j'étais vêtue, et la bague de don Félix qu'heureusement j'avais au doigt, je me vis comme une autre Ariane abandonnée par un ingrat. Mais je t'assure que je ne m'amusai point à faire des élégies sur mon infortune : je bénis plutôt le ciel de m'avoir délivrée d'un scélérat qui ne pouvait manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la justice. Je regardai le temps que nous avions passé ensemble comme un temps perdu que je ne tarderais guère à réparer. Si j'eusse voulu demeurer en Portugal, et m'attacher à quelque femme de condition, j'en aurais trouvé de reste; mais, soit que j'aimasse mon pays, soit que je fusse entraînée par

la force de mon étoile qui m'y préparait une meilleure fortune, je ne songeai plus qu'à revoir l'Espagne. Je m'adressai à un joaillier qui me compta la valeur de mon brillant en espèces d'or, et je partis avec une vieille dame espagnole qui allait à Séville dans une chaise roulante.

Cette dame, qui s'appelait Dorothée, revenait de voir une de ses parentes établie à Coïmbre, et s'en retournait à Séville, où elle faisait sa résidence. Il se trouva tant de sympathie entre elle et moi, que nous nous attachâmes l'une à l'autre dès la première journée; et notre liaison se fortifia si bien sur la route, que la dame ne voulut point, à notre arrivée, que je logeasse ailleurs que dans sa maison. Je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir fait une pareille connaissance : je n'ai jamais vu de femme d'un meilleur caractère. On jugeait encore, à ses traits et à la vivacité de ses yeux, qu'elle devait, dans sa jeunesse, avoir fait racler bien des guitares; aussi elle était veuve de plusieurs maris de noble race, et vivait honorablement de ses douaires.

Entre autres excellentes qualités, elle avait

celle d'être très-compatissante aux malheurs des filles. Quand je lui fis confidence des miens, elle entra si chaudement dans mes intérêts, qu'elle donna mille malédictions à Zendono. Les chiens d'hommes! dit-elle d'un ton à faire juger qu'elle avait rencontré en son chemin quelque économe, les misérables! Il y a comme cela dans le monde des fripons qui se font un jeu de tromper les femmes. Ce qui me console, ma chère enfant, continua-t-elle, c'est que, suivant votre récit, vous n'êtes nullement liée au parjure Biscaïen. Si votre mariage avec lui est assez bon pour vous servir d'excuse, en récompense il est assez mauvais pour vous permettre d'en contracter un meilleur quand vous en trouverez l'occasion.

Je sortais tous les jours avec Dorothée pour aller à l'église, ou bien en visite d'amis: c'était le moyen d'avoir bientôt quelque aventure. Je m'attirai les regards de plusieurs cavaliers. Il y en eut qui voulurent sonder le gué: ils firent parler à ma vieille hôtesse; mais les uns n'avaient pas de quoi fournir aux frais d'un établissement, et les

autres n'avaient pas encore pris la robe virile ; ce qui suffisait pour m'ôter toute envie de les écouter. Un jour il nous vint en fantaisie, à Dorothée et à moi, d'aller voir jouer les comédiens de Séville. Ils avaient affiché qu'ils représenteraient *la famosa comedia, el Embaxador de si-mismo*, composée par Lope de Vega Carpio.

Parmi les actrices qui parurent sur la scène, je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjouie que tu as vue femme de chambre de Florimonde, et avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsénie. Je savais bien que Phénice était hors de Madrid depuis plus de deux ans, mais j'ignorais qu'elle fût comédienne. J'avais une impatience de l'embrasser qui me fit trouver la pièce fort longue. C'était peut-être aussi la faute de ceux qui la représentaient, et qui ne jouaient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser ; car, pour moi, qui suis une rieuse, je t'avouerai qu'un acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin le moment que j'attendais étant

arrivé, c'est-à-dire la fin de *la famosa comedia*, nous allâmes, ma veuve et moi, derrière le théâtre, où nous aperçûmes Phénice qui faisait la tout aimable, et écoutait en minaudant le doux ramage d'un jeune oiseau qui s'était apparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Sitôt qu'elle m'eut remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, et me fit toutes les amitiés imaginables. Nous nous témoignâmes mutuellement la joie que nous avions de nous revoir; mais le temps et le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des femmes. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avais d'envie d'être aux prises avec Phénice, et de lui faire questions sur questions. Dieu sait si je fus paresseuse à me lever pour me rendre où elle m'avait enseigné qu'elle demeurait. Elle était logée, avec toute la troupe, dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en entrant, et que je priai de

me conduire à l'appartement de Phénice, me fit monter à un corridor, le long duquel régnaient dix à douze petites chambres séparées seulement par des cloisons de sapin, et occupées par la bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte que Phénice, à qui la langue démangeait autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le temps de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre : nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes et les réponses se succédaient avec une volubilité surprenante.

Après avoir raconté nos aventures de part et d'autre, et nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulais prendre. Je lui répondis que j'avais résolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque fille de qualité. Fi donc! s'écria mon amie, tu n'y penses pas. Est-il possible, ma mignonne, que tu ne sois pas encore dégoûtée de la servitude? N'es-tu pas lasse de te voir soumise aux volontés des autres, de respecter leurs caprices, de t'entendre gronder,

en un mot, d'être esclave ? Que n'embrasses-tu, à mon exemple, la vie comique ? Rien n'est plus convenable aux personnes d'esprit qui manquent de bien et de naissance. C'est un état qui tient un milieu entre la noblesse et la bourgeoisie, une condition libre et affranchie des bienséances les plus incommodes de la société. Nos revenus nous sont payés en espèces par le public qui en possède les fonds : nous vivons toujours dans la joie, et dépensons notre argent comme nous le gagnons.

Le théâtre, poursuivit-elle, est favorable surtout aux femmes. Dans le temps que je demeurais chez Florimonde, j'en rougis quand j'y pense, j'étais réduite à écouter les gagistes de la troupe du prince; pas un honnête homme ne faisait attention à ma figure. D'où vient cela ? c'est que je n'étais point en vue. Le plus beau tableau qui n'est pas dans son jour ne frappe point. Mais depuis que je suis sur mon piédestal, c'est-à-dire sur la scène, quel changement ! Je vois à mes trousses la plus brillante jeunesse des villes par où nous passons. Une comédienne a donc beaucoup d'agrément dans

son métier. Si elle est sage, je veux dire que, si elle ne favorise qu'un amant à la fois, cela lui fait tout l'honneur du monde. On loue sa retenue; et lorsqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui se remarie : encore voit-on celle-ci avec mépris quand elle convole en troisièmes noces : on dirait qu'elle blesse la délicatesse des hommes; au lieu que l'autre semble devenir plus précieuse à mesure qu'elle grossit le nombre de ses favoris. Après cent galanteries, c'est un ragoût de seigneur.

A qui dites-vous cela? interrompis-je en cet endroit. Pensez-vous que j'ignore ces avantages? Je me les suis souvent représentés, et ils ne flattent que trop une fille de mon caractère. Je me sens même de l'inclination pour la comédie; mais cela ne suffit pas. Il faut du talent, et je n'en ai point. J'ai quelquefois voulu réciter des tirades de pièces devant Arsénie; elle n'a pas été contente de moi : cela m'a dégoûtée du métier. Tu n'es pas difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne sais-tu pas que ces grandes actrices-là sont ordinairement jalouses?

Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des sujets qui les effacent. Enfin je ne m'en rapporterais pas là-dessus à Arsénie; elle n'a pas été sincère. Je te dirai, moi, sans flatterie, que tu es née pour le théâtre. Tu as du naturel, l'action libre et pleine de grâces, le son de la voix doux, une bonne poitrine, et avec cela un minois! Ah! friponne, que tu charmeras de cavaliers, si tu te fais comédienne!

Elle me tint encore d'autres discours séduisans, et me fit déclamer quelques vers seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avais à débiter du comique. Lorsqu'elle m'eut entendue, ce fut bien autre chose : elle me donna de grands applaudissemens, et me mit au-dessus de toutes les actrices de Madrid. Après cela, je n'aurais pas été excusable de douter de mon mérite : Arsénie demeura atteinte et convaincue de jalousie et de mauvaise foi : il me fallut convenir que j'étais un sujet tout admirable. Deux comédiens qui arrivèrent dans le moment, et devant qui Phénice m'obligea de répéter les vers que j'avais déjà récités, tombèrent

dans une espèce d'extase, d'où ils ne sortirent que pour me combler de louanges. Sérieusement, quand ils se seraient défiés tous trois à qui me louerait davantage, ils n'auraient pas employé d'expressions plus hyperboliques. Ma modestie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valais quelque chose, et voilà mon esprit tourné du côté de la comédie.

Oh çà, ma chère, dis-je à Phénice, c'en est fait, je veux suivre ton conseil et entrer dans ta troupe, si elle l'a pour agréable. A ces paroles, mon amie, transportée de joie, m'embrassa, et ses deux camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle de me voir dans ces sentimens. Nous convînmes que le jour suivant je me rendrais au théâtre dans la matinée, et ferais voir à la troupe assemblée le même échantillon que je venais de montrer de mon talent. Si j'avais fait concevoir une avantageuse opinion de moi chez Phénice, tous les comédiens en jugèrent encore plus favorablement lorsque j'eus dit en leur présence une vingtaine de vers seulement. Ils me reçurent volontiers

dans leur compagnie ; après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restait d'argent de ma bague ; et si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer à la magnificence par un goût tout galant.

Je parus enfin sur la scène pour la première fois. Quels battemens de mains ! quels éloges ! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudrait avoir été témoin du bruit que je fis à Séville pour y ajouter foi. Je devins l'entretien de toute la ville, qui, pendant trois semaines entières, vint en foule à la comédie ; de sorte que la troupe rappela par cette nouveauté le public qui commençait à l'abandonner. Je débutai donc d'une manière qui charma tout le monde. Or, débuter ainsi, c'était comme si j'eusse fait afficher que j'étais à donner au plus offrant et dernier enchérisseur. Vingt cavaliers de toutes sortes d'âges s'offrirent à l'envi à prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurais choisi le

plus jeune et le plus joli; mais nous ne devons, nous autres, consulter que l'intérêt et l'ambition lorsqu'il s'agit de nous établir : c'est une règle de théâtre. C'est pourquoi don Ambrosio de Nisana, homme déjà vieux et mal fait, mais riche, généreux, et l'un des plus puissans seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter : il me loua une belle maison, la meubla très-magnifiquement, me donna un bon cuisinier, deux laquais, une femme de chambre, et mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajouter à cela de riches habits avec une assez grande quantité de pierreries.

Quel changement dans ma fortune ! Mon esprit ne put le soutenir. Je me parus tout à coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus s'il y a des filles qui oublient en peu de temps le néant et la misère d'où un caprice de seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincère : les applaudissemens du public, les discours flatteurs que j'entendais de toutes parts, et la passion de don Ambrosio, m'inspirèrent une vanité qui alla jusqu'à l'extravagance. Je regardai

mon talent comme un titre de noblesse ; je pris les airs d'une femme de qualité; et, devenant aussi avare de regards agaçans que j'en avais jusqu'alors été prodigue, je résolus de n'arrêter ma vue que sur des ducs, des comtes ou des marquis.

Le seigneur de Nisana venait souper chez moi tous les soirs avec quelques-uns de ses amis. De mon côté, j'avais soin d'assembler les plus amusantes de nos comédiennes, et nous passions une bonne partie de la nuit à rire et à boire. Je m'accommodais fort d'une vie si agréable; mais elle ne dura que six mois. Les seigneurs sont sujets à changer; sans cela ils seraient trop aimables. Don Ambrosio me quitta pour une jeune coquette grenadine qui venait d'arriver à Séville avec des grâces et le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis pour remplir sa place un cavalier de vingt-deux ans, don Louis d'Alcacer, à qui peu d'Espagnols pouvaient être comparés pour la bonne mine.

Tu me demanderas sans doute, et tu auras raison, pourquoi je pris pour amant

un si jeune seigneur, moi qui en connaissais les conséquences. Mais , outre que don Louis n'avait plus ni père ni mère, et qu'il jouissait déjà de son bien, je te dirai que ces conséquences ne sont à craindre que pour les filles d'une condition servile, ou pour de malheureuses aventurières. Les femmes de notre profession sont des personnes titrées : nous ne sommes point responsables des effets que produisent nos charmes; tans pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, d'Alcacer et moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laissâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il semblait qu'on eût jeté un sort sur nous. Ceux qui savaient notre intelligence nous croyaient les plus heureux amans du monde; et nous en étions peut-être les plus malheureux. Si don Louis avait une figure tout aimable, il était en même temps si jaloux, qu'il me désolait à chaque instant par d'injustes soupçons. Il ne me servait de rien, pour m'accommoder à sa faiblesse, de me

contraindre jusqu'à n'oser envisager un homme ; sa défiance, ingénieuse à me trouver des crimes, rendait ma contrainte inutile. Nos plus tendres entretiens étaient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister ; la patience nous échappa de part et d'autre, et nous rompîmes à l'amiable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous ? Tous deux également fatigués des maux que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joie dans nos adieux : nous étions comme deux misérables captifs qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

Depuis cette aventure, je suis bien en garde contre l'amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous sied point à nous de soupirer comme les autres : nous ne devons pas sentir en particulier une passion dont nous faisons voir en public le ridicule.

Je donnais pendant ce temps-là de l'occupation à la renommée ; elle répandait partout que j'étais une actrice inimitable. Sur la foi de cette déesse, les comédiens de

Grenade m'écrivirent pour me proposer d'entrer dans leur troupe ; et, pour me faire connaître que la proposition n'était pas à rejeter, ils m'envoyaient un état de leurs frais journaliers et de leurs abonnemens, par lequel il me parut que c'était un parti avantageux pour moi. Aussi je l'acceptai, quoique dans le fond je fusse fâchée de quitter Phénice et Dorothée, que j'aimais autant qu'une femme est capable d'en aimer d'autres. Je laissai la première à Séville, occupée à fondre la vaisselle d'un petit marchand orfèvre qui voulait par vanité avoir une comédienne pour maîtresse. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au théâtre, je changeai par fantaisie le nom de Laure en celui d'Estelle ; et c'est sous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y commençai pas moins heureusement qu'à Séville, et je me vis bientôt environnée de soupirans; mais, n'en voulant favoriser aucun qu'à bonnes enseignes, je gardai avec eux une retenue qui leur jeta de la poudre aux yeux. Néanmoins, de peur d'être la dupe d'une conduite qui ne menait à rien et qui ne m'était pas naturelle, j'allais

me déterminer à écouter un jeune oydor de race bourgeoise, qui fait le seigneur, en vertu de sa charge, d'une bonne table et d'un équipage, quand je vis pour la première fois le marquis de Marialva. Ce seigneur portugais, qui voyage en Espagne par curiosité, passant par Grenade, s'y arrêta. Il vint à la comédie. Je ne jouais point ce jour-là. Il regarda fort attentivement les actrices qui s'offrirent à ses yeux. Il en trouva une à son gré. Il fit connaissance avec elle dès le lendemain ; et il était prêt à conclure le marché lorsque je parus sur le théâtre. Ma vue et mes minauderies firent tout à coup tourner la girouette; mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité : comme je n'ignorais pas que ma camarade avait plu à ce seigneur, je n'épargnai rien pour le lui souffler, et j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je sais bien qu'elle m'en veut du mal; mais je n'y saurais que faire. Elle devrait songer que c'est une chose si naturelle aux femmes, que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre scrupule.

CHAPITRE VIII.

De l'accueil que les comédiens de Grenade firent à Gil Blas, et d'une nouvelle reconnaissance qui se fit dans les foyers de la comédie.

Dans le moment que Laure achevait de raconter son histoire, il arriva une vieille comédienne de ses voisines, qui venait la prendre en passant pour aller à la comédie. Cette vénérable héroïne de théâtre eût été propre à jouer le personnage de la déesse Cotytis. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frère à cette figure surannée; et là-dessus grands complimens de part et d'autre.

Je les laissai toutes deux, en disant à la veuve de l'économe que je la rejoindrais au théâtre aussitôt que j'aurais fait porter mes hardes chez le marquis de Marialva, dont elle m'enseigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avais louée, d'où, après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis, avec

un homme chargé de ma valise, à un grand hôtel garni où mon nouveau maître était logé. Je rencontrai à la porte son intendant, qui me demanda si je n'étais point le frère de la dame Estelle. Je répondis que oui. Soyez donc le bien venu, reprit-il, seigneur cavalier. Le marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être intendant, m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, et entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire et deux chaises la remplissaient. C'était là mon appartement. Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon conducteur; mais, en récompense, je vous promets qu'à Lisbonne vous serez superbement logé. J'enfermai ma valise dans l'armoire, dont j'emportai la clef, et je demandai à quelle heure on soupait. Il me fut répondu à cela, que le seigneur portugais ne faisait pas d'ordinaire chez lui, et qu'il donnait à chaque domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, et j'appris

que les gens du marquis étaient d'heureux fainéans. Après un entretien assez court, je quittai l'intendant pour aller trouver Laure, en m'occupant agréablement du présage que je concevais de ma nouvelle condition.

Sitôt que j'arrivai à la porte de la comédie, et que je me dis frère d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous eussiez vu les gardes s'empresser à me faire un passage, comme si j'eusse été un des plus considérables seigneurs de Grenade. Tous les gagistes, receveurs de marques et de contre-marques que je rencontrai sur mon chemin, me firent de profondes révérences. Mais ce que je voudrais pouvoir bien peindre au lecteur, c'est la réception sérieuse que l'on me fit comiquement dans les foyers, où je trouvai la troupe tout habillée et prête à commencer. Les comédiens et les comédiennes, à qui Laure me présenta, vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablèrent d'embrassades; et les femmes, à leur tour, appliquant leurs visages enluminés sur le mien, le couvrirent de rouge et de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire son compliment, ils se mirent tous ensemble à par-

ler. Je ne pouvais suffire à leur répondre ; mais ma sœur vint à mon secours, et sa langue exercée ne me laissa en reste avec personne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs et des actrices : il me fallut essuyer les civilités du décorateur, des violons, du souffleur, du moucheur et sous-moucheur de chandelles, enfin de tous les valets du théâtre, qui, sur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me considérer. Il semblait que tous ces gens-là fussent des enfans trouvés qui n'avaient jamais vu de frère.

Cependant on commença la pièce. Alors quelques gentilshommes qui étaient dans les foyers coururent se placer pour l'entendre ; et moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des acteurs qui n'étaient pas sur la scène. Il y en avait un parmi ces derniers qu'on appela devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je considérai avec attention le personnage qui le portait, et il me sembla que je l'avais vu quelque part. Je me le remis enfin, et le reconnus pour Melchior Zapata, ce pauvre comédien de campagne qui, comme je l'ai

dit dans le premier volume de mon histoire, trempait des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris aussitôt en particulier, et je lui dis : Je suis bien trompé si vous n'êtes pas ce seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeuner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid et Ségovie. J'étais avec un garçon barbier. Nous portions quelques provisions que nous joignîmes aux vôtres, et nous fîmes tous trois un petit repas qui fut assaisonné de mille agréables discours. Zapata se mit à rêver quelques momens ; ensuite il me répondit : Vous me parlez d'une chose que j'ai peu de peine à me rappeler. Je revenais alors de débuter à Madrid, et je retournais à Zamora. Je me souviens même que j'étais fort mal dans mes affaires. Je m'en souviens bien aussi, lui répliquai-je, à telles enseignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de comédie. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez dans ce temps-là d'avoir une femme trop sage. Oh! je ne m'en plains plus à présent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu! la commère s'est bien cor-

rigée de cela ; aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allais le féliciter sur ce que sa femme était devenue raisonnable, lorsqu'il fut obligé de me quitter pour paraître sur la scène. Curieux de connaître sa femme, je m'approchai d'un comédien pour le prier de me la montrer. Ce qu'il fit en me disant : Vous la voyez ; c'est Narcissa, la plus jolie de nos dames après votre sœur. Je jugeai que cette actrice devait être celle en faveur de qui le marquis de Marialva s'était déclaré avant que d'avoir vu son Estelle ; et ma conjecture ne fut que trop vraie.

A la fin de la pièce je conduisis Laure à son domicile, où j'aperçus, en arrivant, plusieurs cuisiniers qui préparaient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je ; le marquis sera peut-être bien aise d'être seul avec vous. Oh ! que non, reprit-elle ; il va venir avec deux de ses amis et un de nos messieurs ; il ne tiendra qu'à toi de faire le sixième. Tu sais bien que, chez les comédiennes, les secrétaires ont le privilége de manger avec leurs maîtres. Il est vrai, lui

dis-je; mais ce serait de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces secrétaires favoris : il faut auparavant que je fasse quelque commission de confident pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainsi, je sortis de chez Laure, et gagnai mon auberge, où je comptais d'aller tous les jours, puisque mon maître n'avait point de ménage.

CHAPITRE IX.

Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, et de ce qui se passa entre eux.

Je remarquai dans la salle une espèce de vieux moine, vêtu de bure grise, qui soupait tout seul dans un coin. J'allai, par curiosité, m'asseoir vis-à-vis de lui. Je le saluai fort civilement, et il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance, que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Pendant que je mangeais sans dire mot, je regardais souvent le personnage, dont je trouvais toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention

opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole : Père, nous serions-nous vus par hasard ailleurs qu'ici ? Vous m'observez comme un homme qui ne vous serait pas entièrement inconnu.

Il me répondit gravement : Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'aventures qui sont marquées dans les traits de votre visage. A ce que je vois, lui dis-je d'un air railleur, votre révérence donne dans la métoposcopie. Je pourrais me vanter de la posséder, répondit le moine, et d'avoir fait des prédictions que la suite n'a pas démenties. Je ne sais pas moins la chiromancie, et j'ose dire que mes oracles sont infaillibles, quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage.

Quoique ce vieillard eût toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, et continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vue dans la salle, et s'être assuré que personne ne nous écoutait ; Je ne m'étonne pas de vous voir si

prévenu contre deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles ; l'étude longue et pénible qu'elles demandent décourage tous les savans, qui y renoncent, et qui les décrient de dépit de n'avoir pu les acquérir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe, non plus que des difficultés qui se succèdent sans cesse dans la recherche des secrets chimiques, et dans l'art merveilleux de transmuer les métaux en or.

Mais je ne pense pas, poursuivit-il en se reprenant, que je parle à un jeune cavalier à qui mes discours doivent en effet paraître des rêveries. Un échantillon de mon savoir-faire vous disposera mieux que tout ce que je pourrais dire à juger de moi plus favorablement. A ces mots, il tira de sa poche une fiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite il me dit : Voici un élixir que j'ai composé ce matin, des sucs de certaines plantes distillées à l'alambic ; car j'ai employé presque toute ma vie, comme Démocrite, à trouver les propriétés des simples et des minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre souper est

très-mauvais; il va devenir excellent. En même temps il mit deux gouttes de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne.

Le merveilleux frappe l'imagination ; et, quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, et persuadé qu'il fallait être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration : ô mon père ! pardonnez-moi de grâce si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout à l'heure un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serais heureux, si je possédais cette admirable science ! Le ciel vous préserve de l'avoir jamais ! interrompit le vieillard en poussant un profond soupir. Vous ne savez pas, mon fils, que vous souhaitez une chose funeste. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude : je crains d'être

découvert, et qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de tous mes travaux. Dans cette appréhension je mène une vie errante, déguisé tantôt en prêtre ou en moine, et tantôt en cavalier ou en paysan. Est-ce donc un avantage de savoir faire de l'or à ce prix-là ? et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquillement ?

Ce discours me paraît fort sensé, dis-je alors au philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoûtez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très-volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déjà fait des observations sur vos traits ; voyons à présent votre main. Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guère d'honneur dans l'esprit de quelques lecteurs. Il l'examina fort attentivement, et dit ensuite avec enthousiasme : Ah ! que de passages de la douleur à la joie, et de la joie à la douleur ! Quelle succession bizarre de disgrâces et de prospérités ! Mais vous avez déjà éprouvé une grande partie de ces

alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guère de malheurs à essuyer, et un seigneur vous fera une agréable destinée, qui ne sera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvais compter sur cette prédiction, il me dit adieu, et sortit de l'auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venais d'entendre. Je ne doutais point que le marquis de Marialva ne fût le seigneur en question; et par conséquent rien ne me paraissait plus possible que l'accomplissement de l'oracle. Mais quand je n'y aurais pas vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au faux moine une entière créance, tant il s'était acquis par son élixir d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'était prédit, je résolus de m'attacher au marquis plus que je n'avais fait à aucun de mes maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre hôtel, avec une gaîté que je ne puis exprimer : jamais femme n'est sortie si contente de chez une devineresse.

CHAPITRE X.

De la commission que le marquis de Marialva donna à Gil Blas, et comment ce fidèle secrétaire s'en acquitta.

Le marquis n'était pas encore revenu de chez sa comédienne, et je trouvai dans son appartement ses valets de chambre qui jouaient à la prime en attendant son retour. Je fis connaissance avec eux, et nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, et me dit d'un air de bonté qui me fit juger qu'il revenait très-satisfait de sa soirée : Comment donc ! Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? Je répondis que j'avais voulu savoir auparavant s'il n'avait rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il, une commission à vous donner demain matin ; mais il sera temps alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, et désormais souvenez-vous que je

vous dispense de m'attendre le soir ; je n'ai besoin que de mes valets de chambre.

Après cet avertissement, qui dans le fond me faisait plaisir, puisqu'il m'épargnait une sujétion que j'aurais quelquefois désagréablement sentie, je laissai le marquis dans son appartement, et me retirai à mon galetas. Je me mis au lit; mais, ne pouvant dormir, je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagore, de rappeler le soir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions et nous blâmer de nos mauvaises.

Je ne me sentais pas la conscience assez nette pour être content de moi. Je me reprochais d'avoir appuyé l'imposture de Laure. J'avais beau me dire, pour m'excuser, que je n'avais pu honnêtement donner un démenti à une fille qui n'avait eu en vue que de me faire plaisir, et qu'en quelque façon je m'étais trouvé dans la nécessité de me rendre complice de la supercherie, peu satisfait de cette excuse, je répondais que je ne devais donc pas pousser les choses plus loin, et qu'il fallait que je fusse bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un seigneur

dont je payais si mal la confiance. Enfin, après un sévère examen, je tombai d'accord avec moi-même que si je n'étais pas un fripon, il ne s'en fallait guère.

De là, passant aux conséquences, je me représentai que je jouais gros jeu en trompant un homme de condition, qui, pour mes péchés, peut-être ne tarderait guère à découvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jeta quelque terreur dans mon esprit; mais des idées de plaisir et d'intérêt l'eurent bientôt dissipée. D'ailleurs la prophétie de l'homme à l'élixir aurait suffi pour me rassurer. Je me livrai donc à des images tout agréables. Je me mis à faire des règles d'arithmétique, à compter en moi-même la somme que feraient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoutais à cela les gratifications que je recevrais de mon maître; et, les mesurant à son humeur libérale, ou plutôt à mes désirs, j'avais une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne donnait point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'assoupit, et je m'endormis en bâtissant des châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures, pour aller recevoir les ordres de mon patron ; mais, comme j'ouvrais ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paraître devant moi en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il était tout seul. Gil Blas, me dit-il, hier au soir, en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin ; mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contretemps, et assurez-la que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en me mettant entre les mains une bourse, avec une petite boîte de chagrin enrichie de pierreries ; portez-lui mon portrait, et gardez cette bourse où il y a cinquante pistoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déjà pour vous. Je pris d'une main le portrait, et de l'autre la bourse que je méritais si peu. Je courus sur-le-champ chez Laure, en disant, dans l'excès de la joie qui me transportait : Bon ! la prédiction s'accomplit à vue d'œil. Quel bonheur d'être frère d'une fille belle et ga-

lante! C'est dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela que de profit et d'agrément.

Laure, contre l'ordinaire des personnes de sa profession, avait coutume de se lever matin. Je la surpris à sa toilette, où, en attendant son Portugais, elle joignait à sa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'art des coquettes pouvait lui prêter. Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des étrangers, je puis à l'heure qu'il est manger avec mon maître, puisqu'il m'a honoré d'une commission qui me donne cette prérogative, et dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'était proposé; mais, pour vous en consoler, il soupera ce soir avec vous; et il vous envoie son portrait, qui me paraît avoir quelque chose encore de plus consolant.

Je lui remis aussitôt la boîte, qui, par le vif éclat des brillans dont elle était garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit; et l'ayant fermée, après avoir considéré la peinture par manière d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, et

me dit en souriant : Voilà des copies que les femmes de théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui appris ensuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avait gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle : ce seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. C'est à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce présent ; le marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. Je voudrais, répliqua-t-elle, qu'il t'en fît de semblables chaque jour. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier instant que je t'ai vu, je me suis attachée à toi par un lien si fort, que le temps n'a pu le rompre. Lorsque je te perdis à Madrid, je ne désespérai pas de te retrouver ; et hier, en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenait à moi nécessairement. En un mot, mon ami, le ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Tu seras mon mari, mais il faut nous enrichir auparavant. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle voulait bien prendre pour moi, et nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai, pour àller rendre compte à mon maître de la manière dont on avait reçu son présent. Quoique Laure ne m'eût point donné d'instruction là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment que je me proposais de faire de sa part : mais ce fut autant de bien perdu; car, lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le marquis venait de sortir; et il était décidé que je ne le reverrais plus, ainsi qu'on le peut lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

De la nouvelle que Gil Blas apprit, et qui fut un coup de foudre pour lui.

Je me rendis à mon auberge, où, rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dînai et demeurai à table avec eux jusqu'à l'heure de la comédie. Nous nous séparâmes. Ils allèrent à leurs affaires, et

moi je pris le chemin du théâtre. Il faut remarquer en passant que j'avais tout sujet d'être de belle humeur : la joie avait régné dans l'entretien que je venais d'avoir avec ces cavaliers ; la face de ma fortune était des plus riantes ; et pourtant je me laissais aller à la tristesse, sans savoir pourquoi, sans pouvoir m'en défendre. Je pressentais sans doute le malheur qui me menaçait.

Comme j'entrais dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, et me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, et me tint ce discours : Seigneur cavalier, je me fais un devoir de vous donner un avis très-important. Vous savez que le marquis de Marialva s'était d'abord senti du goût pour Narcissa mon épouse : il avait même déjà pris jour pour manger de mon aloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva le moyen de rompre la partie, et d'attirer chez elle ce seigneur portugais. Vous jugez bien qu'une comédienne ne perd pas une si bonne proie sans dépit : ma femme a cela sur le cœur, et il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger. Elle en

a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos gagistes accoururent pour vous voir : le sous-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la troupe qu'il vous reconnaissait, et que vous n'étiez rien moins que le frère d'Estelle.

Ce bruit, ajouta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narcissa, qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur ; et ce gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsénie dans le temps qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servait à Madrid. Mon épouse, charmée de cette découverte, en fera part au marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la comédie ; réglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frère d'Estelle, je vous conseille en ami, et à cause de notre ancienne connaissance, de pourvoir à votre sûreté. Narcissa, qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir, par une prompte fuite, quelque sinistre accident.

Il y aurait eu du superflu à m'en dire davantage. Je rendis grâces de cet avertissement à l'histrion, qui vit bien, à mon air

effrayé, que je n'étais pas homme à donner un démenti au sous-moucheur de chandelles. Je ne me sentais nullement d'humeur à porter jusque-là l'effronterie. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je concevais bien qu'elle était assez bonne comédienne pour se tirer d'un si mauvais pas; mais je ne voyais qu'un châtiment infaillible pour moi, et je n'étais pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes dieux pénates, je veux dire avec mes hardes. Je disparus de l'hôtel en un clin-d'œil, et je fis en moins de rien enlever et transporter ma valise chez un muletier qui devait, le jour suivant, partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurais souhaité d'être déjà chez le comte de Polan, dont la maison me paraissait le seul asile qui fût sûr pour moi; mais je n'y étais pas encore, et je ne pouvais sans inquiétude penser au temps qui me restait à passer dans une ville où j'appréhendais qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon au-

berge, quoique je fusse aussi troublé qu'un débiteur qui sait qu'il y a des alguazils à ses trousses. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable jouet de la crainte, j'examinais toutes les personnes qui entraient dans la salle; et quand par malheur il y venait des gens de mauvaise mine, ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là, je frissonnais de peur. Après avoir soupé dans de continuelles alarmes, je me levai de table, et m'en rètournai chez mon muletier, où je me jetai sur de la paille fraîche jusqu'à l'heure du départ.

Ma patience fut bien exercée pendant ce temps-là : mille désagréables pensées vinrent m'assaillir. Si quelquefois je m'assoupissais, je voyais le marquis furieux qui meurtrissait de coups le beau visage de Laure, et brisait tout chez elle; ou bien je l'entendais ordonner à ses domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillais là-dessus en sursaut; et le réveil, qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenait plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le muletier me tira d'une si grande peine en venant m'avertir que ses mules étaient prêtes. Je fus aussitôt sur pied, et, grâces au ciel, je partis radicalement guéri de Laure et de la chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenait sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le muletier; je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, et je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la première journée, et la quatrième nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du comte de Polan, et je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffrirait pas que je fusse logé ailleurs que chez lui. Mais je comptais sans mon hôte : je ne trouvai au logis que le concierge, qui me dit que son maître était parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avait mandé que Séraphine était dangereusement malade.

Je ne m'étais point attendu à l'absence du comte : elle diminua la joie que j'avais d'être à Tolède, et fut cause que je pris un

autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrais me pousser à la cour, où un génie supérieur, à ce que j'avais ouï dire, n'était pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain je me servis de la commodité d'un cheval de retour pour me rendre à cette capitale de l'Espagne. La fortune m'y conduisait pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'y avait déjà fait faire.

CHAPITRE XII.

Gil Blas va loger dans un hôtel garni. Il y fait connaissanceavec le capitaine Chinchilla. Quel homme c'était que cet officier, et quelle affaire l'avait amené à Madrid.

D'ABORD que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni, où demeurait, entre autres personnes, un vieux capitaine, qui des extrémités de la Castille nouvelle était venu solliciter à la cour une

pension qu'il croyait n'avoir que trop mérítée. Il s'appelait don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas sans étonnement que je le vis pour la première fois. C'était un homme de soixante ans, d'une taille gigantesque et d'une maigreur extraordinaire. Il portait une épaisse moustache qui s'élevait en serpentant des deux côtés jusqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquait un bras et une jambe, il avait la place d'un œil couverte d'un large emplâtre de taffetas vert, et son visage en plusieurs endroits paraissait balafré. A cela près, il était fait comme un autre. De plus, il ne manquait pas d'esprit, et moins encore de gravité. Il poussait la morale jusqu'au scrupule, et se piquait surtout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sus bientôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avait laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, et une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles et de siéges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa au-

cun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange, quoique je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restait de lui-même pour se dédommager de la perte de l'autre. Les officiers qui reviennent de la guerre sains et saufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était d'avoir dissipé des biens considérables dans ses campagnes, de sorte qu'il n'avait plus que cent ducats de rente; ce qui suffisait à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement, et faire écrire ses placets. Car enfin, seigneur cavalier, ajouta-t-il en haussant les épaules, j'en présente, Dieu merci, tous les jours, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier ministre et moi, et que c'est à qui de nous deux se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai aussi l'honneur d'en présenter souvent au roi; mais le curé ne chante pas mieux que son vicaire, et pendant ce temps-là mon château de Chinchilla tombe en ruine faute de réparations.

Il ne faut désespérer de rien, dis-je alors au capitaine ; vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines et vos travaux. Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des secrétaires du ministre, et, si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Et que vous a-t-il donc dit? repris-je, seigneur officier. Est-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompense? Vous en allez juger, repartit Chinchilla. Ce secrétaire m'a dit tout net : Seigneur gentilhomme, ne vantez pas tant votre zèle et votre fidélité ; vous n'avez fait que votre devoir en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paie assez, et doit suffire, principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez : si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grâce à la bonté du roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'état. Vous voyez par là, poursuivit le capitaine, que

j'en dois encore de reste, et que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon; je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, et à le conjurer d'y prendre tout l'argent qu'il voudrait. Mais il n'était pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très-délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite il me dit que, pour n'être à charge à personne, il s'était accoutumé peu à peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisait pour sa subsistance; ce qui n'était que trop véritable. Il ne vivait que de ciboules et d'ognons : aussi n'avait-il que la peau et les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermait ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prières, que nous dînerions et souperions ensemble; et, trompant sa fierté par une ingénieuse com-

passion, je me fis apporter beaucoup plus de viande et de vin qu'il n'en fallait pour moi. Je l'excitai à boire et à manger. Il voulut d'abord faire des façons; mais enfin il se rendit à mes instances : après quoi, devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net et à vider ma bouteille.

Lorsqu'il eut bu quatre ou cinq coups, et réconcilié son estomac avec une bonne nourriture : En vérité, me dit-il d'un air gai, vous êtes bien séduisant, seigneur Gil Blas; vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez des manières qui m'ôtent jusqu'à la crainte d'abuser de votre humeur bienfaisante. Mon capitaine me parut alors si défait de sa honte, que, si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'aurait pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve; je me contentai de l'avoir fait mon commensal, et de prendre la peine non-seulement d'écrire ses placets, mais de les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avais appris à tourner une phrase; j'étais

devenu une espèce d'auteur. Le vieil officier, de son côté, se piquait de savoir bien coucher par écrit. De sorte que, travaillant tous deux par émulation, nous faisions des morceaux d'éloquence dignes des plus célèbres régens de Salamanque. Mais nous avions beau, l'un et l'autre, épuiser notre esprit à semer des fleurs de rhétorique dans ces placets, c'était, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de don Annibal, la cour n'y avait aucun égard ; ce qui n'engageait pas ce vieil invalide à faire l'éloge des officiers qui se ruinent à la guerre. Dans sa mauvaise humeur il maudissait son étoile, et donnait au diable Naples, la Lombardie et les Pays-Bas.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un poëte produit par le duc d'Albe, ayant récité devant le roi un sonnet sur la naissance d'une infante, fut gratifié d'une pension de cinq cents ducats. Je crois que le capitaine mutilé en serait devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous ? lui dis-je en le voyant hors de lui-même ; il n'y a rien

là-dedans qui doive vous révolter. Depuis un temps immémorial les poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les princes tributaires de leurs muses? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques-uns de ces messieurs-là pour pensionnaire. Et, entre nous, ces sortes de pensions étant rarement ignorées de l'avenir consacrent la libéralité des rois, au lieu que les autres qu'ils font sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses, combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connaissance! Mais la postérité la plus reculée saura, comme nous, que Virgile a reçu de cet empereur près de deux cent mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je pusse dire à don Annibal, le fruit du sonnet lui demeura sur l'estomac comme un plomb; et, ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, pour jouer de son reste, présenter encore un placet au duc de Lerme. Nous allâmes pour cet effet tous deux chez ce premier ministre. Nous y rencontrâmes un jeune homme qui, après

avoir salué le capitaine, lui dit d'un air affectueux : Mon cher et ancien maître, est-ce vous que je vois? Quelle affaire vous amène chez monseigneur ? Si vous avez besoin d'une personne qui y ait du crédit, ne m'épargnez pas; je vous offre mes services. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'officier, à vous entendre il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison? Du moins, répliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *Hidalgo* comme vous. Cela étant, reprit le capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pédrille : vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, et je promets de vous faire tirer pied ou aile du premier ministre.

Nous n'eûmes pas sitôt mis au fait ce garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeurait don Annibal; puis, nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendait faire, ni même nous dire s'il était domestique du duc de Lerme. Je fus curieux de savoir ce que

c'était que ce Pédrille qui me paraissait si éveillé. C'est un garçon, me dit le capitaine, qui me servait il y a quelques années, et qui, me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sais point mauvais gré de cela; il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, et qui est intrigant comme tous les diables. Mais, malgré tout son savoir-faire, je ne compte pas beaucoup sûr le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il appartenait, par exemple, à quelqu'un des principaux officiers du duc, il pourrait vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue et par cabale chez les grands; qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent, et que ceux-ci, à leur tour, sont gouvernés par leurs valets.

Le lendemain, dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avais de servir le capitaine de Chinchilla, c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de

vous faire une pareille confidence. De plus, j'étais bien aise de sonder le gué avant que de m'ouvrir à vous. Sachez donc que je suis le laquais de confiance du seigneur don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire du duc de Lerme. Mon maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un rossignol d'Aragon, qu'il tient en cage dans le quartier de la cour. C'est une jeune fille d'Albarazin des plus jolies. Elle a de l'esprit, et chante à ravir; aussi se nomme-t-elle la señora Sirena. Comme je lui porte tous les matins un billet doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le seigneur don Annibal pour son oncle, et d'engager, par cette supposition, son galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croie nièce d'un brave gentilhomme.

Le seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'une espièglerie, et encore plus à souffrir qu'une aventurière le déshonorât en se disant de sa famille. Il n'en était pas seulement blessé par rapport à lui;

il voyait, pour ainsi dire, là-dedans une ignominie rétroactive pour ses aïeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille, qui en fût choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là ? Voilà comme vous êtes faits, vous autres nobles à chaumières ; vous avez une vanité ridicule. Seigneur cavalier, poursuivit-il en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait ? Vive Dieu ! c'est bien à la cour qu'il y faut regarder de si près ! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille ; et nous haranguâmes si bien tous deux le capitaine, que nous le fîmes malgré lui devenir oncle de Sirena. Quand nous eûmes gagné cela sur son orgueil, nous nous mîmes tous trois à faire pour le ministre un nouveau placet, qui fut revu, augmenté et corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement, et Pédrille le porta à l'Aragonaise, qui dès le soir même en chargea le seigneur don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce secrétaire, la croyant véritablement nièce du capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après,

nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant. Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le roi fera une distribution de commanderies, de bénéfices et de pensions, où vous ne serez pas oublié. Mais je suis chargé de vous demander quel présent vous prétendez faire à Sirena. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien; je préfère à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien maître. Il n'en est pas de même de notre nymphe d'Albarazin : elle est un peu juive lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain ; elle prendrait l'argent de son propre père, jugez si elle refusera celui d'un oncle supposé.

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle exige de moi, répondit don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets, et cela doit lui suffire, quand il s'agirait de tous les revenus de sa majesté catholique. Je me fierais bien à votre parole, moi, répliqua le Mercure de don Rodrigue ; je sais bien qu'elle vaut le jeu ; mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ail-

leurs elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez, une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Eh ! où diable veut-elle que je les prenne, interrompit brusquement l'officier ? me croit-elle un contador-mayor ? Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pédrille : elle sait bien que vous êtes plus gueux que Job; après ce que je lui ai dit, elle ne saurait l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine; je suis un homme fertile en expédiens. Je connais un vieux coquin d'oydor qui se plaît à prêter ses espèces à dix pour cent. Vous lui ferez par-devant notaire un transport avec garantie de la première année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnaîtrez avoir reçue de lui, et que vous toucherez en effet, à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre château de Chinchilla, tel qu'il est : vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le capitaine protesta qu'il accepterait ces conditions, s'il était assez heureux pour avoir quelque part aux grâces qui seraient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua

pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cents pistoles sur une commanderie. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il donna toutes les sûretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, et s'en retourna dans la Castille nouvelle avec quelques pistoles de reste.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part et d'autre. Où ils allèrent tous deux, et de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

Je m'étais fait une habitude d'aller tous les matins chez le roi, où je passais deux ou trois heures entières à voir entrer et sortir les grands, qui me paraissaient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenais et me carrais dans les appartemens, y faisant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'aperçus Fabrice que j'avais laissé à Valla-

dolid au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenait familièrement avec le duc de Medina Sidonia et le marquis de Sainte-Croix. Ces deux seigneurs, à ce qu'il me semblait, prenaient plaisir à l'entendre. Avec cela, il était vêtu aussi proprement qu'un noble cavalier.

Ne me tromperais-je point? me disais-je en moi-même; est-ce bien là le fils du barbier Nuñez? C'est peut-être quelque jeune courtisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas long-temps dans le doute. Les seigneurs s'en allèrent; j'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, et, après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des appartemens: Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid? es-tu encore en condition? as-tu quelque charge à la cour? dans quel état sont tes affaires? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je; et nous ne sommes pas dans un lieu propre

à conter des aventures. Tu as raison, reprit-il; nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles; je vis content, et suis heureux, puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, et me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeurait. Nous traversâmes une cour où il y avait, d'un côté, un grand escalier qui conduisait à des appartemens superbes, et de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avait été vanté. Il consistait en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en était fait quatre séparées par des cloisons de sapin. La première servait d'antichambre à la seconde, où il couchait : il faisait son cabinet de la troisième, et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étaient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie; et les meubles répondaient à la tapisserie. C'était un grand lit de brocart tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une

frange de soie de Grenade de la même couleur, une table à pieds dorés, couverte d'un cuir qui paraissait avoir été rouge, et bordé d'une crépine de faux or devenu noir par laps de temps, avec une armoire d'ébène, ornée de figures grossièrement sculptées. Il avait pour bureau, dans son cabinet, une petite table; et sa bibliothèque était composée de quelques livres, avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyait sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine, qui ne déparait pas le reste, contenait de la poterie et d'autres ustensiles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit: Que penses-tu de mon ménage et de mon logement? n'en es-tu pas enchanté? Oui, ma foi, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid pour y être si bien nippé. Tu as sans doute quelque commission? Le ciel m'en préserve! répliqua-t-il. Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre, dont j'ai fait quatre

pièces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plaisir, et je ne sens pas la nécessité. Parle-moi plus clairement, interrompis-je : tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. Hé bien, me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu auteur, je me suis jeté dans le bel-esprit; j'écris en vers et en prose; je suis au poil et à la plume.

Toi, favori d'Apollon! m'écriai-je en riant. Voilà ce que je n'aurais jamais deviné; je serais moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poëtes? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, et qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé, fi! s'écria-t-il à son tour : tu me parles de ces misérables auteurs dont les ouvrages sont le rebut des libraires et des comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde; et je puis dire, sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je; tu es un garçon plein d'esprit; ce que tu composes ne doit pas être

mauvais. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre.

Ton étonnement est juste, reprit Nuñez. J'étais si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordoñez, que je n'en souhaitais pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu, comme celui de Plaute, au-dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouaient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par là que le public était une bonne vache à lait qui se laissait aisément traire. Cette réflexion et la fureur de faire de nouvelles pièces me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poésie m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux-esprits, pour y former mon goût. Je demandai congé à l'administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avait d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, aurais-tu quelque sujet de mécontentement? Non, lui répondis-je, seigneur; vous êtes le meilleur de tous les maîtres, et je suis pénétré de vos bontés; mais vous savez qu'il faut suivre

son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. Quelle folie! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déjà pris racine à l'hôpital; tu es du bois dont on fait les économes, et quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises : tans pis pour toi, mon enfant.

L'administrateur, voyant qu'il combattait inutilement mon dessein, me paya mes gages, et me fit présent d'une cinquantaine de ducats pour reconnaître mes services. De manière qu'avec cela, et ce que je pouvais avoir grapillé dans les petites commissions dont on avait chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement. Ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt Lope de Véga Carpio, Miguel Cervantez de Saavedra, et les autres fameux auteurs; mais, préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon précepteur un jeune bachelier corduan, l'incomparable don Louis de Gongora, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne

veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant; il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de poésies. Il excelle principalement dans les pièces satiriques : voilà son fort. Ce n'est pas, comme Lucilius, un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce bachelier, et je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite-là n'ait bien des envieux. Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflure, dit l'un, les pointes, les métaphores et les transpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscurité de ceux que les prêtres saliens chantaient dans leurs processions, et que personne n'entendait. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des sonnets ou des romances, tantôt des comédies, des dixains et des létrilles, comme s'il avait follement entrepris d'effacer les meilleurs écrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalousie ne

font que s'émousser contre une muse chérie des grands et de la multitude.

C'est donc sous un si habile maître que j'ai fait mon apprentissage, et j'ose dire qu'il y paraît. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déjà des morceaux abstraits qu'il avouerait. Je vais, à son exemple, débiter ma marchandise dans les grandes maisons, où l'on me reçoit à merveille, et où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai que j'ai le débit séduisant, ce qui ne nuit pas à mes compositions. Enfin je suis aimé de plusieurs seigneurs, et je vis surtout avec le duc de Médina Sidonia comme Horace vivait avec Mécénas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors je pris la parole, et, supprimant toute circonstance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandait. Après cela il fut question de dîner. Il tira de son armoire d'ébène des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, et nous nous mîmes à table

avec toute la gaîté de deux amis qui se rencontrent après une longue séparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre et indépendante. J'irais, si je voulais, tous les jours manger chez les personnes de qualité; mais, outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un petit Aristippe. Je m'accommode également du grand monde et de la retraite, de l'abondance et de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire et le fromage, je lui témoignai que je serais bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha parmi ses papiers un sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut. Ce sonnet, me dit-il, ne te paraît pas fort clair, n'est-ce pas? Je lui avouai que j'y aurais voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. Si ce sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant mieux. Les sonnets, les odes et les autres ouvrages qui veulent du sublime,

ne s'accommodent pas du simple et du naturel ; c'est l'obscurité qui en fait tout le mérite : il suffit que le poëte croie s'entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je, mon ami : il faut du bon sens et de la clarté dans toutes les poésies, de quelque nature qu'elles soient ; et si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats bien. C'est un poëte qui ne peut tout au plus tromper que son siècle. Voyons présentement de ta prose.

Nuñez me fit voir une préface qu'il prétendait, disait-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avait sous la presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensais. Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias, et il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire : en un mot, ton style est singulier. Les livres de nos bons et anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant ! s'écria Fabrice ; tu ne sais pas

que tout *prosateur* qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate affecte cette singularité de style, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir, et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Cervantez, et de tous les autres beaux-esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens.

Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable; et, le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela était fort bon à Athènes et à Rome, où tout le monde était confondu; et c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue. Mais à Madrid, nous avons un bon et un mauvais usage, et nos courtisans s'expriment autrement que nos

bourgeois. Tu peux m'en croire enfin, notre style nouveau l'emporte sur celui de nos antagonistes. Je veux, par un seul trait, te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diraient, par exemple, tout uniment : *Les intermèdes* embellissent *une comédie ;* et nous, nous disons plus joliment : *Les intermèdes* font beauté *dans une comédie.* Remarque bien ce *font beauté :* en sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon ?

J'interrompis mon novateur par un éclat de rire. Va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. *Allez*, poursuivit-il en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, *allez trouver mon trésorier ; qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas ; je vous souhaite un peu plus de goût.* Je renouvelai mes ris à cette saillie ; et Fabrice, me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses écrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous ache-

vâmes de boire notre seconde bouteille ; après quoi nous nous levâmes de table tous deux assez bien conditionnés. Nous sortîmes dans le dessein de nous aller promener au Prado ; mais, en passant devant la porte d'un marchand de liqueurs, il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Il y avait ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux salles séparées des cavaliers qui s'amusaient différemment. Dans l'une, on jouait à la prime et aux échecs, et dans l'autre, dix à douze personnes étaient fort attentives à écouter deux beaux-esprits de profession qui disputaient. Nous n'eûmes pas besoin de nous approcher d'eux pour entendre qu'une proposition de métaphysique faisait le sujet de leur dispute ; car ils parlaient avec tant de chaleur et d'emportement, qu'ils avaient l'air de deux possédés. Je m'imagine que si on leur eût mis sous le nez l'anneau d'Éléazar, on aurait vu sortir des démons par leurs narines. Hé, bon Dieu! dis-je à mon compagnon, quelle vivacité! quels poumons! Ces disputeurs étaient nés pour être des crieurs publics. La plupart

des hommes sont déplacés. Oui, vraiment, répondit-il ; ces gens-ci sont apparemment de la race de Novius, ce banquier romain dont la voix s'élevait au-dessus du bruit des charretiers. Mais, ajouta-t-il, ce qui me dégoûterait le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. Nous nous éloignâmes de ces métaphysiciens bruyans, et par-là je fis avorter une migraine qui commençait à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre salle, d'où, en buvant des liqueurs rafraîchissantes, nous nous mîmes à examiner les cavaliers qui entraient et ceux qui sortaient. Nuñez les connaissait presque tous. Vive Dieu ! s'écria-t-il, la dispute de nos philosophes ne finira pas sitôt, voici des troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui sortent ? Ce petit personnage basané, sec, et dont les cheveux plats et longs lui descendent par égale portion par-devant et par-derrière, s'appelle don Julien de Villanuño. C'est un jeune oydor qui tranche du petit-maître. Nous allâmes, un de mes

amis et moi, dîner chez lui l'autre jour: nous le surprîmes dans une occupation assez singulière. Il se divertissait, dans son cabinet, à jeter et à se faire apporter par un grand lévrier les sacs d'un procès dont il est rapporteur, et que le chien déchirait à belles dents. Ce licencié qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme don Chérubin Tonto. C'est un chanoine de l'église de Tolède, le plus imbécille mortel qu'il y ait au monde. Cependant, à son air riant et spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux brillans, avec un rire fin et malicieux. On dirait qu'il pense très-finement. Lit-on devant lui un ouvrage délicat, il l'écoute avec une attention que vous croyez pleine d'intelligence, et toutefois il n'y comprend rien. Il était du repas chez l'oydor. On y dit mille jolies choses, une infinité de bons mots: don Chérubin ne parla pas; mais il applaudissait avec des grimaces et des démonstrations qui paraissaient supérieures aux saillies mêmes qui nous échappaient.

Connais-tu, dis-je à Nuñez, ces deux mal-peignés qui, les coudes appuyés sur

une table, s'entretiennent tout bas dans ce coin, en se soufflant au nez leurs haleines? Non, me répondit-il; ces visages-là me sont inconnus. Mais, selon toutes les apparentes, ce sont des politiques de cafés, qui censurent le gouvernement. Considère ce gentil cavalier qui siffle en se promenant dans cette salle, et en se soutenant tantôt sur un pied et tantôt sur un autre. C'est don Augustin Moreto, un jeune poëte qui n'est pas né sans talens, mais que les flatteurs et les ignorans ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde est un de ses confrères, qui fait de la prose rimée, et que Diane a aussi frappé.

Encore des auteurs! s'écria-t-il en me montrant deux hommes d'épée qui entraient. Il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour venir ici passer en revue devant toi. Tu vois don Bernard Deslenguado, et don Sébastien de Villa-Viciosa. Le premier est un esprit plein de fiel, un auteur né sous l'étoile de saturne, un mortel malfaisant, qui se plaît à haïr tout le monde, et qui n'est aimé de personne. Pour don Sébastien, c'est un garçon de bonne foi, un au-

teur qui ne veut rien avoir sur la conscience. Il a, depuis peu, mis au théâtre une pièce qui a eu une réussite extraordinaire, et il la fait imprimer pour n'abuser pas plus long-temps de l'estime du public.

Le charitable élève de Gongora se préparait à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorsqu'un gentilhomme du duc de Médina Sidonia vint l'interrompre en lui disant : Seigneur don Fabricio, je vous cherchais pour vous avertir que monsieur le duc voudrait bien vous parler. Il vous attend chez lui. Nuñez, qui savait qu'on ne peut satisfaire assez tôt un grand seigneur qui souhaite quelque chose, me quitta dans le moment pour aller trouver son Mécénas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de don, et de le voir ainsi devenu noble en dépit de maître Chrysostôme le barbier, son père.

CHAPITRE XIV.

Fabrice place Gil Blas auprès du comte Galiano, seigneur sicilien.

J'avais trop d'envie de revoir Fabrice pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bonjour, dis-je en entrant, au seigneur don Fabricio, la fleur, ou plutôt le champignon de la noblesse asturienne. A ces paroles, il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de don? Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je; et vous me permettrez de vous dire qu'hier, en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes le meilleur. D'accord, répliqua-t-il; mais en vérité, si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connais les Espagnols; ils ne font aucun cas d'un honnête homme, s'il a le malheur de manquer de bien et de naissance. Je te dirai de plus que je vois tant de gens, et Dieu sait quelles sortes de gens,

qui se font appeler don François, don Pèdre, ou don comme tu voudras, que s'il n'y a point de tricherie dans leur fait, tu conviendras que la noblesse est une chose bien commune, et qu'un roturier qui a du mérite lui fait honneur quand il veut bien s'y agréger.

Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir, au souper du duc de Medina Sidonia, où, entre autres convives, était le comte Galiano, grand seigneur sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour-propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, et qu'on en a donné de toutes les façons à ton archevêque. Ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi; car on t'a plaint; et le comte Galiano, après m'avoir fait force questions sur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il fallait, m'a chargé de te mener chez lui. J'allais te chercher tout à l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te proposer d'être un de ses secrétaires. Je ne te conseille pas de rejeter ce parti. Le comte

est riche, et fait à Madrid une dépense d'ambassadeur : on dit qu'il est venu à la cour pour conférer avec le duc de Lerme sur des biens royaux que ce ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin le comte Galiano, quoique Sicilien, paraît généreux, plein de droiture et de franchise. Tu ne saurais mieux faire que de t'attacher à ce seigneur-là. C'est lui, probablement, qui doit t'enrichir, suivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avais résolu, dis-je à Nuñez, de battre un peu le pavé et de me donner du bon temps avant que de me remettre à servir ; mais tu me parles du comte sicilien d'une manière qui me fait changer de résolution. Je voudrais déjà être auprès de lui. Tu y seras bientôt, reprit-il, ou je suis fort trompé. Nous sortîmes en même temps tous deux pour aller chez le comte, qui occupait la maison de don Sanche d'Avila son ami, qui était alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne sais combien de pages et de laquais qui portaient une livrée aussi riche que galante, et dans l'antichambre plusieurs écuyers, gentils-

hommes et autres officiers. Ils avaient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces si baroques, que je crus voir une troupe de singes vêtus à l'espagnole. Il y a des mines d'hommes et de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le suivis. Le comte, en robe de chambre, était assis sur un sopha, et prenait son chocolat. Nous le saluâmes avec toutes les démonstrations d'un profond respect; et il nous fit de son côté une inclination de tête, accompagnée de regards si gracieux, que je me sentis d'abord gagner l'âme. Effet admirable, et pourtant ordinaire, que fait sur nous l'accueil favorable des grands! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal quand ils nous déplaisent.

Après avoir pris son chocolat il s'amusa quelque temps à badiner avec un gros singe qu'il avait auprès de lui, et qu'il appelait Cupidon. Je ne sais pourquoi on avait donné le nom de ce Dieu à cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avait toute la malice; car il ne lui ressemblait nullement d'ailleurs. Il

ne laissait pas, tel qu'il était, de faire les délices de son maître, qui était si charmé de ses gentillesses, qu'il l'avait sans cesse dans ses bras. Nuñez et moi, quoique peu divertis des gambades du singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. Cela plut fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenait à ce passe-temps pour me dire : Mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes secrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cents pistoles tous les ans. Il suffit que don Fabricio vous présente et réponde de vous. Oui, seigneur, s'écria Nuñez : je suis plus hardi que Platon, qui n'osait répondre d'un de ses amis qu'il envoyait à Denys le tyran ; je ne crains pas de m'attirer des reproches.

Je remerciai, par une révérence, le poëte des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis, m'adressant au patron, je l'assurai de mon zèle et de ma fidélité. Ce seigneur ne vit pas plus tôt que sa proposition m'était agréable, qu'il fit appeler son intendant à qui il parla tout bas ; ensuite il me dit : Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer. Vous n'ave-

en attendant qu'à suivre mon homme d'affaires; il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéis, laissant Fabrice avec le comte et Cupidon.

L'intendant, qui était un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avait habillé toute la maison, et lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Le tailleur prit ma mesure, et se retira. Pour votre logement, me dit le Messinois, je sais une chambre qui vous conviendra. Eh! avez-vous déjeuné? poursuivit-il. Je répondis que non. Ah! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous? Venez, je vais vous mener dans un endroit où, grâces au ciel, il n'y a qu'à demander tout ce qu'on veut pour l'avoir.

A ces mots, il me fit descendre à l'office, où nous trouvâmes le maître-d'hôtel, qui était un Napolitain qui valait bien un Messinois: on pouvait dire de lui et de l'intendant que les deux faisaient la paire. Cet honnête maître-d'hôtel était avec cinq ou

six de ses amis qui s'empiffraient de jambons, de langues de bœuf, et d'autres viandes salées qui les obligeaient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivans, et les aidâmes à fesser les meilleurs vins de monsieur le comte. Pendant que ces choses se passaient à l'office, il s'en passait d'autres à la cuisine. Le cuisinier régalait aussi trois ou quatre bourgeois de sa connaissance, qui n'épargnaient pas plus que nous le vin, et qui se remplissaient l'estomac de pâtés de lapins et de perdrix. Il n'y avait pas jusqu'aux marmitons qui ne se donnassent au cœur joie de tout ce qu'ils pouvaient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage. Cependant ce n'était rien que cela : je ne voyais que des bagatelles en comparaison de ce que je ne voyais pas.

CHAPITRE XV.

Des emplois que le comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.

Je sortis pour aller chercher mes hardes et les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le comte était à table avec plusieurs seigneurs et le poëte Nuñez, lequel d'un air aisé se faisait servir, et se mêlait à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disait pas un mot qui ne fît plaisir à la compagnie. Vive l'esprit! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi, je dînai avec les officiers, qui furent traités, à peu de chose près, comme le patron. Après le repas je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition. Hé bien! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un comte sicilien dont tu ne connais pas le caractère. A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut

jurer de rien, et tu dois te défier de ton étoile, dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires et un intendant : quels services veut-il donc que tu lui rendes ? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le caducée. A la bonne heure ! on ne saurait être sur un meilleur pied chez un seigneur, pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services, on ne marche que pas à pas, et encore n'arrive-t-on pas toujours à son but.

Tandis que je faisais de si belles réflexions, un laquais vint me dire que tous les cavaliers qui avaient dîné à l'hôtel venaient de sortir pour s'en retourner chez eux, et que monsieur le comte me demandait. Je volai aussitôt à son appartement, où je le trouvai couché sur le sopha et prêt à faire la *sieste* avec son singe, qui était à côté de lui

Approchez, Gil Blas, me dit-il; prenez un siége et m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnait, et il me parla dans ces termes : Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités vous aviez celle de vous attacher à vos maîtres, et que vous étiez un garçon

plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné qui épouse mes intérêts, et mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité ; mais ma dépense va tous les ans fort au-delà de mes revenus. Eh ! pourquoi ? C'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon maître-d'hôtel et mon intendant de s'entendre ensemble ; et, si je ne me trompe point dans mes soupçons, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que, si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon ? Je me contenterai de les faire observer l'un et l'autre par un homme qui aura droit d'inspection sur leur conduite ; et c'est vous que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat : j'aurai soin de vous établir en Sicile très-avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me

renvoya ; et dès le soir même, devant tous les domestiques, je fus proclamé surintendant de la maison. Le Messinois et le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parce que je leur paraissais un gaillard de bonne composition, et qu'ils comptaient qu'en partageant avec moi le gâteau, ils iraient toujours leur train. Mais ils se trouvèrent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étais un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au maître-d'hôtel un état des provisions. Je visitai là cave. Je pris aussi connaissance de tout ce qu'il y avait dans l'office, je veux dire de l'argenterie et du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, à user d'épargne dans la dépense, et je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirais ce seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrais faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion, pour découvrir s'il y avait de l'intelligence entre eux. Je jetai les yeux sur un marmiton qui, s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvais

mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passait au logis ; que le maître-d'hôtel et l'intendant étaient d'accord ensemble, et brûlaient la chandelle par les deux bouts ; qu'ils détournaient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetait pour la maison ; que le Napolitain avait soin d'une dame qui demeurait vis-à-vis le collége de Saint-Thomas, et que le Messinois en entretenait une autre à la porte du Soleil ; que ces deux messieurs faisaient porter tous les matins chez leurs nymphes toutes sortes de provisions ; que le cuisinier, de son côté, envoyait de bons plats à une veuve qu'il connaissait dans le voisinage, et qu'en faveur des services qu'il rendait aux deux autres à qui il était tout dévoué, il disposait comme eux des vins de la cave ; enfin, que ces trois domestiques étaient cause qu'il se faisait une dépense horrible chez monsieur le comte. Si vous doutez de mon rapport, ajouta le marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du collége de Saint-Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte qui changera votre doute en certitude. Tu

es donc, lui dis-je, commissionnaire de ces galans pourvoyeurs? Je suis, répondit-il, employé par le maître-d'hôtel, et un de mes camarades fait les messages de l'intendant.

J'eus la curiosité le lendemain de me rendre à l'heure marquée auprès du collége de Saint-Thomas. Je n'attendis pas long-temps mon espion : je le vis arriver avec une grande hotte toute pleine de viande de boucherie, de volaille et de gibier. Je fis l'inventaire des pièces, et j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal que j'allai montrer à mon maître, après avoir dit au fouille-au-pot qu'il pouvait comme à son ordinaire s'acquitter de sa commission.

Le seigneur sicilien, qui était fort vif de son naturel, voulut, dans son premier mouvement, chasser le Napolitain et le Messinois; mais, après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma place de surintendant fut supprimée peu de temps après sa création; et franchement je n'y eus point de regret. Ce n'était, à proprement parler, qu'un emploi honorable d'espion, qu'un

poste qui n'avait rien de solide : au lieu qu'en devenant monsieur l'intendant, je me voyais maître du coffre-fort; et c'est là le principal. C'est toujours ce domestique-là qui tient le premier rang dans une grande maison : il y a tant de petits bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichirait quand même il serait honnête homme.

Mon Napolitain, qui n'était pas au bout de ses finesses, remarquant que j'avais un zèle brutal, et que je me mettais sur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetait et d'en tenir registre, cessa d'en détourner; mais le bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tirait de la desserte de la table, qui lui appartenait de droit, il se mit en état d'envoyer du moins de la viande cuite à sa mignonne, s'il ne pouvait plus lui en fournir de crue. Le diable enfin n'y perdait rien, et le comte n'était guère plus avancé d'avoir le phénix des intendans. L'abondance excessive que je vis alors régner dans les repas me fit deviner ce nouveau tour, et j'y mis bon ordre aussitôt, en retranchant le superflu de

chaque service : ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y aperçut point un air d'épargne : on eût dit que c'était toujours la même profusion ; et néanmoins, par cette économie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le patron demandait ; il voulait ménager sans paraître moins magnifique : son avarice était subordonnée à son ostentation.

Il s'offrit encore un autre abus à réformer. Je trouvais que le vin allait bien vite. S'il y avait, par exemple, douze cavaliers à la table du seigneur, il se buvait cinquante et quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnait ; et, ne doutant pas qu'il n'y eût de la friponnerie là-dedans, je consultai là-dessus mon oracle, c'est-à-dire mon marmiton, avec qui j'avais souvent des entretiens secrets, et qui me rapportait fidèlement tout ce qui se disait et se faisait dans la cuisine, où il n'était suspect à personne. Il m'apprit que le dégât dont je me plaignais venait d'une nouvelle ligue faite entre le maître-d'hôtel, le cuisinier et les laquais qui versaient à boire ; que ceux-ci rempor-

taient les bouteilles à demi pleines, qui se partageaient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais : je les menaçai de les mettre à la porte, s'ils s'avisaient de récidiver; et il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon maître, que j'avais grand soin d'informer des moindres choses que je faisais pour son bien, me comblait de louanges, et prenait de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le marmiton qui me rendait de si bons services, je le fis aide de cuisine.

Le Napolitain enrageait de me rencontrer partout; et ce qui le mortifiait cruellement, c'étaient les contradictions qu'il avait à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissait de me rendre ses comptes : car, pour mieux lui rogner les ongles, je me donnais la peine d'aller dans les marchés pour savoir le prix des denrées; de sorte que je le voyais venir après cela; et comme il ne manquait pas de vouloir ferrer la mule, je le relançais vigoureusement. J'étais bien persuadé qu'il me maudissait cent fois le jour; mais le sujet de ses malédictions m'empêchait de

craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sais comment il pouvait résister à mes persécutions, et ne pas quitter le service du seigneur sicilien : sans doute que, malgré tout cela, il y trouvait encore son compte.

Fabrice, que je voyais de temps en temps, et à qui je contais toutes mes prouesses d'intendant, jusqu'alors inouïes, était plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'approuver. Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit bien récompensé ! Mais, entre nous, si tu n'étais pas si roide avec le maître-d'hôtel, je crois que tu n'en serais pas plus mal. Hé quoi ! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément, dans un état de dépense, à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, et tu veux que je lui passe cet article-là ! Pourquoi non ? répliqua-t-il froidement. Il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, il fera les choses dans les règles. Sur ma foi, notre ami, continua-t-il en branlant la tête, vous êtes un vrai gâte-maison ; et vous avez bien la mine de servir long-temps, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez.

Apprenez que la fortune ressemble à ces coquettes vives et légères qui échappent aux galans qui ne les brusquent pas.

Je ne fis que rire des discours de Nuñez. Il en rit lui-même à son tour, et voulut me persuader qu'il ne me les avait pas tenus sérieusement : il avait honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle et zélé. Je ne me démentis point; et j'ose dire qu'en quatre mois, par mon épargne, je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAPITRE XVI.

De l'accident qui arriva au singe du comte Galiano; du chagrin qu'en eut ce seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, et quelle fut la suite de sa maladie.

Au bout de ce temps-là, le repos qui régnait à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paraîtra qu'une bagatelle au lecteur, et qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques et pour moi. Cupidon, ce singe dont j'ai parlé,

cet animal si chéri du patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal, qu'il tomba dans la cour et se démit une jambe. Le comte ne sut pas plus tôt ce malheur, qu'il poussa des cris qui furent entendus du voisinage; et, dans l'excès de sa douleur, s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallût qu'il ne fît maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence, et à nous apostropher sans ménager les termes. Il envoya chercher sur-le-champ les chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures et dislocations des os. Ils visitèrent la jambe du blessé, la lui remirent et la bandèrent. Mais, quoiqu'ils assurassent tous que ce n'était rien, cela n'empêcha pas que mon maître ne retînt un d'entre eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurais tort de passer sous silence les peines et les inquiétudes qu'eut le seigneur sicilien pendant tout ce temps-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittait point son cher Cupidon? Il était présent quand on le pansait; et la nuit, il se levait deux où trois

fois pour le voir. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est qu'il fallait que tous les domestiques, et moi principalement, nous fussions toujours sur pied, pour être prêts à courir où l'on jugerait à propos de nous envoyer pour le service du singe. En un mot, nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel jusqu'à ce que la maudite bête, ne se ressentant plus de sa chute, se remit à faire ses bonds et ses culbutes ordinaires. Après cela, refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimait tant son cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée avec des officiers pour le servir, et qu'il en voulait même faire un consul ? Mon patron n'était pas moins charmé de son singe; il en aurait volontiers fait un corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avais enchéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au seigneur, et je m'étais donné de si grands mouvemens pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, et mon mal devint tel, que je perdis toute connaissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze

jours que je fus entre la vie et la mort : je sais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fièvre, et peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis, fut de m'apercevoir que j'étais dans une autre chambre que la mienne. Je voulus savoir pourquoi; je le demandai à une vieille femme qui me gardait; mais elle me répondit qu'il ne fallait pas que je parlasse, que le médecin l'avait expressément défendu. Quand on se porte bien, on se moque ordinairement de ces docteurs : est-on malade, on se soumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisais des réflexions là-dessus lorsqu'il entra deux manières de petits-maîtres fort lestes. Ils avaient des habits de velours, avec de très-beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étaient des seigneurs amis de mon maître, lesquels, par considération pour lui, me venaient voir. Dans cette pensée je fis un effort pour me mettre en mon séant, et j'ôtai par respect mon bonnet; mais ma garde me re-

coucha tout de mon long en me disant que ces seigneurs étaient mon médecin et mon apothicaire.

Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage; et, remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe, comme s'il y eût mis beaucoup du sien, et dit qu'il ne fallait plus qu'une médecine pour achever son ouvrage; qu'après cela il pourrait se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, et en faisant des grimaces dont je ne pouvais m'empêcher de rire malgré l'état où j'étais. Enfin il me salua de la tête fort cavalièrement, et sortit plus occupé de sa figure que des drogues qu'il avait ordonnées.

Après son départ, l'apothicaire, qui n'était pas venu chez moi pour rien, se prépara, on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la vieille ne s'en acquittât pas adroitement, soit pour mieux faire valoir la marchandise, il voulut opérer lui-

même ; mais, avec toute son adresse, je ne sais comment cela se fit, l'opération fut à peine achevée, que, rendant à l'opérant ce qu'il m'avait donné, je mis son habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la pharmacie. Il prit une serviette, s'essuya sans dire un mot, et s'en alla bien résolu de me faire payer le dégraisseur, à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin, vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-là, m'apporter la médecine que le docteur avait ordonnée la veille. Outre que je me sentais mieux de moment en moment, j'avais tant d'aversion, depuis le jour précédent, pour les médecins et les apothicaires, que je maudissais jusqu'aux universités où ces messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulais plus de remèdes, et que je donnais au diable Hippocrate et sa séquelle. L'apothicaire, qui ne se souciait nullement de ce que je ferais de sa compo-

sition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, et se retira sans me dire une syllabe.

Je fis sur-le-champ jeter par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étais si fort prévenu, que j'aurais cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance j'en ajoutai un autre ; je rompis le silence, et dis d'un ton ferme à ma garde que je prétendais absolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître. La vieille, qui appréhendait d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui peut-être aussi ne m'obstinait que pour irriter mon mal, hésitait à me parler ; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin : Seigneur cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-même ; le comte Galiano s'en est retourné en Sicile.

Je ne pouvais croire ce que j'entendais ; il n'y avait pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avait eu la bonté de me faire transporter, avec mes petits effets, dans une

chambre garnie, où il m'avait abandonné sans façon à la Providence et aux soins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour qui l'obligeait à repasser en Sicile, il était parti avec tant de précipitation, qu'il n'avait plus songé à moi; soit qu'il me comptât déjà parmi les morts, ou que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma garde me fit ce détail, et m'apprit que c'était elle qui avait été chercher un médecin et un apothicaire, afin que je ne périsse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile! adieu mes plus douces espérances! Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un pape, examinez-vous bien, et vous verrez qu'il y aura toujours un peu de votre faute. N'en déplaise à ce saint père, je ne vois pas comment, dans cette occasion, je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis les flatteuses chimères dont je m'étais rempli la tête évanouies, la première chose dont je m'embarrassai l'es-

prit, fut ma valise, que je fis apporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'apercevant qu'elle était ouverte. Hélas! ma chère valise! m'écriai-je, mon unique consolation! vous avez été, à ce que je vois, à la merci des mains étrangères. Non, non, seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous. On ne vous a rien volé: j'ai conservé votre malle comme mon honneur.

J'y trouvai l'habit que j'avais en entrant au service du comte, mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avait fait faire: mon maître n'avait pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'était approprié. Toutes mes autres hardes y étaient, et même une grande bourse de cuir qui renfermait mes espèces, que je comptai deux fois, ne pouvant croire la première qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cent soixante qu'il y avait dedans avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne mère? dis-je à ma garde. Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, et je les ai ménagées

autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup : il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne ménagère en tirant de ses poches un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, et qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal à propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenait bien quinze ou vingt pages. Miséricorde ! que de volailles achetées pendant que j'avais été sans connaissance ! Il fallait qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondaient à celui-là. On ne saurait dire combien elle avait dépensé en bois, en chandelles, en eau, en balais, *et cætera*. Cependant, quelque enflé que fût son mémoire, toute la somme allait à peine à trente pistoles; et par conséquent il devait y en avoir encore deux cent trente de reste. Je lui représentai cela ; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avait dans la bourse que quatre-vingts pistoles lorsque le maître-d'hôtel du comte lui avait confié ma valise.

Que dites-vous, ma bonne? interrompis-je avec précipitation : c'est le maître-d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains? Sans doute, répondit-elle, c'est lui; à telles enseignes qu'en me les donnant il me dit: Tenez, bonne mère, quand le seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement; il y a dans cette valise de quoi en faire les frais.

Ah! maudit Napolitain! m'écriai-je alors, je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque: vous l'avez raflé pour récompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Après cette apostrophe, je rendis grâces au ciel de ce que le fripon n'avait pas tout emporté. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le maître-d'hôtel de m'avoir volé, je ne laissai pas de penser que ma garde pouvait fort bien avoir fait le coup. Mes soupçons tombaient tantôt sur l'un, et tantôt sur l'autre; mais c'était toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille; je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire : je n'aurais rien gagné à cela; et il faut bien que chacun

fasse son métier. Je bornai mon ressentiment à la payer et à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venait de me quitter, et que je me portais assez bien pour prendre la clef des champs sans compter avec lui ; car un moment après je le vis arriver tout essouflé. Il me présenta son mémoire, dans lequel, sous des noms qui m'étaient inconnus, quoique j'eusse été médecin, il avait écrit tous les prétendus remèdes qu'il m'avait fournis dans le temps que j'étais sans sentiment. On pouvait appeler ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Aussi nous eûmes une dispute lorsqu'il fut question du paiement. Je prétendais qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandait : il jura qu'il n'en rabattrait pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avait affaire à un jeune homme qui dès ce jour-là pouvait s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrais, c'est-à-dire de trois fois au-delà de ce que valaient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout. Je lui lâchai

des espèces à mon grand regret, et il se retira bien vengé du petit chagrin que je lui avais causé le jour du lavement.

Le médecin parut presque aussitôt; car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai ses visites, qui avaient été très-fréquentes, et je le renvoyai content. Mais avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avait bien gagné son argent, il me détailla les inconvéniens mortels qu'il avait prévenus dans ma maladie: ce qu'il fit en fort beaux termes et d'un air agréable; mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des parques. Je me trompais: il entra un chirurgien que je n'avais vu de ma vie. Il me salua fort civilement, et me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avais couru; ce qu'il attribuait, disait-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avait faites, et aux ventouses qu'il avait eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aile: il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouva si débile,

qu'on pouvait dire que c'était un corps confisqué, tant il y restait peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage en me voyant retombé dans une situation misérable. J'étais, chez mes derniers maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie : je ne pouvais plus, comme autrefois, envisager l'indigence en philosophe cynique. J'avouerai pourtant que j'avais tort de me laisser aller à la tristesse. Après avoir tant de fois éprouvé que la fortune ne m'avait pas plus tôt renversé qu'elle me relevait, je n'aurais dû regarder l'état fâcheux où j'étais que comme une occasion prochaine de prospérité.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas fait une bonne connaissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte Galiano. Histoire de don Valério de Luna.

J'ÉTAIS si surpris de n'avoir point entendu parler de Nuñez pendant tout ce temps-là, que je jugeai qu'il devait être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, et j'appris en effet qu'il était depuis trois semaines en Andalousie, avec le duc de Medina Sidonia.

Un matin, à mon réveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit; et, me ressouvenant que je lui avais promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournais à Madrid, je m'avisai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'infor-



Monseigneur, je supplie votre Excellence de me pardonner ma hardiesse; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Choquet inv. del. — Pauquet sculp.

mai de l'hôtel de don Balthasar de Zuniga, et je m'y rendis. Je demandai le seigneur Joseph Navarro, qui parut un moment après. Je le saluai; et il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pouvais concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avait fait de ce chef d'office: J'allais me retirer dans la résolution de ne lui pas faire une seconde visite, lorsque, prenant tout à coup un air ouvert et riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : Ah ! seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi de grâce la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la disposition où je suis à votre égard : j'avais oublié votre nom, et je ne pensais plus à ce cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade il y a plus de quatre mois.

Que je vous embrasse, ajouta-t-il en se jetant à mon cou avec transport. Mon oncle Melchior, que j'aime et que j'honore comme mon propre père, me mande que, si par hasard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferais à son fils, et d'employer, s'il

le faut, pour vous, le crédit de mes amis avec le mien. Il me fait l'éloge de votre cœur et de votre esprit dans des termes qui m'intéresseraient à vous servir, quand sa recommandation ne m'y engagerait pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentimens qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié; ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnaissance que je devais à la politesse de Joseph; et tous deux, en gens vifs et sincères, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires; ce que je n'eus pas sitôt fait, qu'il me dit: Je me charge du soin de vous placer; et, en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours; vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge. L'offre flattait trop un convalescent mal en espèces et accoutumé aux bons morceaux pour être rejetée. Je l'acceptai, et je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avais déjà une face de Bernardin. Il me parut

que le neveu de Melchior faisait là ses orges à merveille : mais comment ne les aurait-il pas faites? Il avait trois cordes à son arc : il était à la fois sommelier, chef d'office et maître-d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis et lui s'accordaient fort bien ensemble.

J'étais parfaitement rétabli lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga pour y dîner selon ma coutume, vint au-devant de moi, et me dit d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer. Vous saurez que le duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, pour se donner entièrement à l'administration des affaires de l'état, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus don Diègue de Monteser, et il fait faire la dépense de sa maison par don Rodrigue de Calderone. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absolue, et sans dépendre l'un de l'autre. Don Diègue a d'ordinaire sous lui deux intendans qui font la recette; et, comme j'ai

appris ce matin qu'il en avait chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le seigneur de Monteser, qui me connaît, et dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs et de votre capacité. Nous irons chez lui cette après-dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très-gracieusement, et installé dans l'emploi de l'intendant qui avait été congédié. Cet emploi consistait à visiter nos fermes, à y faire faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers ; en un mot, je me mêlais des biens de la campagne, et tous les mois je rendais mes comptes à don Diègue, qui les épluchait avec beaucoup d'attention. C'était ce que je demandais : quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier maître, j'avais résolu de la conserver toujours.

Un jour nous apprîmes que le feu avait pris au château de Lerme, et que plus de la moitié était réduite en cendres. Je me transportai aussitôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé

avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation, que Monteser fit voir au duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avait d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, et ne put s'empêcher d'en demander l'auteur. Don Diègue ne se contenta pas de le lui dire; il lui parla de moi si avantageusement, que son excellence s'en ressouvint six mois après, à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, et sans laquelle peut-être je n'aurais jamais été employé à la cour. La voici.

Il demeurait alors, dans la rue des Infantes, une vieille dame appelée Inésile de Cantarilla. On ne savait pas certainement de quelle naissance elle était. Les uns la disaient fille d'un faiseur de luths, et les autres d'un commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Quoi qu'il en soit, c'était une personne prodigieuse. La nature lui avait donné le privilége singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie, qui durait encore après quinze lustres accomplis. Elle avait été l'idole des seigneurs de la vieille cour, et elle se voyait adorée

de ceux de la nouvelle. Le temps, qui n'épargne pas la beauté, s'exerçait en vain sur la sienne; il la flétrissait sans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur et des grâces naturelles, lui faisaient faire des passions jusque dans sa vieillesse.

Un cavalier de vingt-cinq ans, don Valério de Luna, un des secrétaires du duc de Lerme, voyait Inésile. Il en devint amoureux. Il se déclara, fit le passionné, et poursuivit sa proie avec toute la fureur que l'amour et la jeunesse sont capables d'inspirer. La dame, qui avait ses raisons pour ne vouloir pas se rendre à ses désirs, ne savait que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen; elle fit passer le jeune homme dans son cabinet, et là, lui montrant une pendule qui était sur une table: Voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est. Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me siérait-il d'avoir des galanteries à mon âge? Rentrez en vous-même, mon enfant; étouffez des sentimens qui ne conviennent ni à vous ni à moi. A

ce discours sensé, le cavalier, qui ne reconnaissait plus l'autorité de la raison, répondit à la dame avec toute l'impétuosité d'un homme possédé des mouvemens qui l'agitaient : Cruelle Inésile, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses ? Pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux ? Ne vous flattez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. Hé bien ! reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins, ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis, et vous défends de paraître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être après cela que don Valério, déconcerté de ce qu'il venait d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amans le même effet que le vin dans les ivrognes. Le cavalier pria, gémit, et, passant tout à coup des prières aux emportemens, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvait obtenir autrement ;

mais la dame, le repoussant avec courage, lui dit d'un air irrité : Arrêtez, téméraire! je vais mettre un frein à votre folle ardeur. Apprenez que vous êtes mon fils.

Don Valério fut étourdi de ces paroles. Il suspendit sa violence ; mais, s'imaginant qu'Inésile ne parlait ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit : Vous inventez cette fable pour vous dérober à mes désirs. Non, non, interrompit-elle, je vous révèle un mystère que je vous aurais toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimais don Pèdre de Luna votre père, qui était alors gouverneur de Ségovie ; vous devîntes le fruit de nos amours. Il vous reconnut, vous fit élever avec soin, et, outre qu'il n'avait point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminèrent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai pas abandonné ; sitôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi pour vous inspirer ces manières polies qui sont si nécessaires à un galant homme, et que les femmes seules peuvent donner aux jeunes cavaliers.

J'ai fait plus, j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le premier ministre. Enfin, je me suis intéressée pour vous comme je le devais pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos sentimens et ne regarder en moi qu'une mère, je ne vous bannis point de ma présence, et j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici; mais si vous n'êtes pas capable de cet effort que la nature et la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, et me délivrez de l'horreur de vous voir.

Inésile parla de cette sorte. Pendant ce temps-là, don Valério garda un morne silence. On eût dit qu'il rappelait sa vertu, et qu'il allait se vaincre lui-même. Il méditait un autre dessein, et préparait à sa mère un spectacle bien différent. Ne pouvant se consoler de l'obstacle insurmontable qui s'opposait à son bonheur, il céda lâchement à son désespoir. Il tira son épée, et se l'enfonça dans le sein. Il se punit comme un autre Œdipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, et qu'au con-

traire le Castillan se perça de douleur de ne le pouvoir commettre.

Le malheureux don Valério ne mourut pas sur-le-champ du coup qu'il s'était donné : il eut le temps de se reconnaître, et de demander pardon au ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laissa par sa mort un poste de secrétaire vacant chez le duc de Lerme, ce ministre, qui n'avait pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avait fait de moi, me choisit pour remplacer ce jeune homme.

CHAPITRE II.

Gil Blas est présenté au duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses secrétaires, le fait travailler, et est content de son travail.

Ce fut Monteser qui m'annonça cette agréable nouvelle, et me dit : Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que

vous succédiez à don Valério. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner : le premier, c'est de paraître tellement attaché à son excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué ; et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur don Rodrigue de Calderone : car cet homme-là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de temps.

Seigneur, dis-je à don Diègue, après lui avoir rendu grâces de ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractère est don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde : on me l'a peint comme un assez mauvais sujet ; mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Calderone. Vous me demandez une chose délicate, répondit le

surintendant avec un souris malin. Je dirais à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très-honnête gentilhomme, et qu'on n'en saurait dire que du bien ; mais je veux avoir de la franchise avec vous. Outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je vous dois parler à cœur ouvert de don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager ; autrement, ce ne serait vous obliger qu'à demi.

Vous saurez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il était de son excellence, lorsqu'elle ne portait encore que le nom de don François de Sandoval, il est parvenu par degrés au poste de premier secrétaire. On n'a jamais vu un homme plus fier : il se regarde comme un collègue du duc de Lerme ; et, dans le fond, on dirait qu'il partage avec lui l'autorité de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges et des gouvernemens à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent ; mais c'est de quoi il ne se met guère en peine : pourvu qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de

vous dire, ajouta don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh! que oui, lui dis-je; laissez-moi faire : il y aura bien du malheur si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connaît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien maladroit pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Monteser, je vais vous présenter tout à l'heure au duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes dans une grande salle, occupé à donner audience. Il y avait là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs et des chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava, qui sollicitaient des gouvernemens et des vice-royautés; des évêques qui, ne se portant pas bien dans leurs diocèses, voulaient, seulement pour changer d'air, devenir archevêques; et de bons pères de saint Dominique et de saint François qui demandaient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers réformés qui faisaient là le même rôle qu'y avait fait ci-devant le capitaine Chinchilla, c'est-à-dire qui se

morfondaient dans l'attente d'une pension. Si le duc ne satisfaisait pas leurs désirs, il recevait du moins leurs placets d'un air affable, et je m'aperçus qu'il répondait fort poliment aux personnes qui lui parlaient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces supplians. Alors don Diègue lui dit : Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont votre excellence a fait choix pour remplir la place de don Valério. A ces mots, le duc jeta les yeux sur moi en disant obligeamment que je l'avais déjà méritée par les services que je lui avais rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. Il voulut savoir qui j'étais, et la vie que j'avais menée jusque-là. Il exigea même de moi là-dessus une narration sincère. Quel détail c'était me demander! De mentir devant un premier ministre d'Espagne, il n'y avait pas d'apparence. D'une autre part, j'avais tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvais me résoudre à une confession générale. Comment sortir

de cet embarras? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle aurait fait peur toute nue; mais il ne laissa pas de la démêler malgré tout mon art. Monsieur de Santillane, me dit-il en souriant à la fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu *Picaro*. Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, votre excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité, je lui ai obéi. Je t'en sais bon gré, répliqua-t-il. Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché: je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons, si la fortune les mettait aux mêmes épreuves!

Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé; songe que tu es présentement au roi, et que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre, je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. Il me mena dans un petit cabinet qui joignait le sien, et où il y avait sur des tablettes une vingtaine de registres in-folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que

tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes et principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient, par ordre alphabétique, l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux et leurs ancêtres ont rendus à l'état, aussi-bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs; en un mot, de toutes leurs bonnes et mauvaises qualités; en sorte que, lorsqu'ils viennent demander des grâces à la cour, je vois d'un coup-d'œil s'ils les méritent. Pour savoir exactement toutes ces choses, j'ai partout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer, et de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoient; mais, comme ces mémoires sont diffus et remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger et en polir la diction, parce que le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail, qui demande un style net et concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainsi, il tira d'un grand porte-feuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains; puis il sortit de mon cabinet pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non-seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'était pourtant un moine de la ville de Solsonne qui l'avait composé. Il y déchirait impitoyablement une bonne famille catalane; et Dieu sait s'il disait la verité! Je crus lire un libelle diffamatoire, et je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela: je craignais de me rendre complice d'une calomnie. Néanmoins, tout neuf que j'étais à la cour, je passai outre, aux périls et fortune de l'âme de sa révérence; et, mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avait, je commençai à déshonorer, en belles phrases castillanes, deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avais déjà fait quatre ou cinq pages quand le duc, impatient de savoir comment je m'y prenais, revint, et me dit: Santillane, montre-moi ce que tu as fait, je suis curieux de le voir. En même temps,

jetant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content, que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étais en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais, je trouve encore ton style léger et enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, et tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. Il n'aurait pas borné là mon éloge, si le comte de Lemos, son neveu, ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son excellence l'embrassa plusieurs fois, et le reçut d'une manière qui me fit connaître qu'elle l'aimait tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille dont je parlerai dans la suite. Le ministre en était alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étaient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je savais que les secrétaires et les commis quittaient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisait, je laissai là mon chef-d'œuvre, et sortis pour me rendre, non chez

Monteser, parce qu'il m'avait payé mes appointemens et que j'avais pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenait plus. *Songe que tu es présentement au roi :* ces paroles que le duc m'avait dites étaient des semences d'ambition qui germaient d'instant en instant dans mon esprit.

CHAPITRE III.

Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'EUS grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étais un secrétaire du premier ministre ; et, en cette qualité, je ne savais que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avais peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, et je lui dis de me donner ce qu'il lui plairait. Il me régala bien, et l'on me servit avec des

marques de considération qui me faisaient encore plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avait de reste à me rendre ; après quoi je sortis de chez le traiteur en faisant des écarts de poitrine, comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avait à vingt pas de là un grand hôtel garni, où logeaient d'ordinaire des seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq ou six pièces bien meublées. Il semblait que j'eusse déjà deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, et je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avais commencé le matin. Il y avait, dans un cabinet voisin du mien, deux autres secrétaires ; mais ceux-ci ne faisaient que mettre au net ce que le duc leur portait lui-même à copier. Je fis connaissance avec eux dès ce soir-là même en nous retirant ; et, pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur, où j'ordonnai les meil-

leures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats.

Nous nous mîmes à table, et nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gaîté que d'esprit : car, pour rendre justice à mes convives, je m'aperçus bientôt qu'ils ne devaient pas à leur génie les places qu'ils remplissaient dans leur bureau. Ils se connaissaient, à la vérité, en belles lettres rondes et bâtardes ; mais ils n'avaient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les universités.

En récompense, ils entendaient à merveille leurs petits intérêts ; et ils n'étaient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disait l'un, déjà cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas une obole ; et, qui pis est, nos appointemens ne sont point réglés : nous ne savons sur quel pied nous sommes. Pour moi, disait l'autre, je voudrais avoir reçu vingt coups d'étrivières pour appointemens, et qu'on me laissât la liberté de prendre parti ailleurs ; car je n'oserais me retirer de moi-même,

ni demander mon congé, après les choses secrètes que j'ai écrites. Je pourrais bien aller voir la tour de Ségovie, ou le château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre? leur dis-je : vous avez du bien apparemment? Ils me répondirent qu'ils en avaient fort peu; mais qu'heureusement pour eux, ils étaient logés chez une honnête veuve qui leur faisait crédit, et les nourrissait pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'aurait pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres; que, par conséquent, je ne devais pas être si charmé de mon poste; qu'il était moins solide que je ne l'avais cru, et qu'enfin je ne pouvais assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérirent de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces secrétaires, à souhaiter la fin du repas; et lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes con-

frères et moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allèrent chez leur veuve; et je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageais alors d'avoir loué, et que je me promettais bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement. Je m'en tins là-dessus aux conseils de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à don Rodrigue de Calderone. J'étais dans une disposition très-propre à paraître devant un homme si fier; je sentais que j'avais besoin de lui. Je me rendis donc chez ce secrétaire.

Son logement communiquait à celui du duc de Lerme, et l'égalait en magnificence. On aurait eu de la peine à distinguer, par les ameublemens, le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de don Valério; ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fît attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau secrétaire, me disais-je pendant ce temps-là, prenez,

s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, et m'avançai vers don Rodrigue, qui, venant d'écrire un billet doux à sa charmante Sirena, le donnait à Pédrille dans cè moment-là. Je n'avais pas paru devant l'archevêque de Grenade, ni devant le comte Galiano, ni même devant le premier ministre, si respectueusement que je me présentai aux yeux du seigneur de Calderone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, et lui demandai sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étaient pleins de soumissions. Ma bassesse aurait tourné contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manières rampantes, et me dit, d'un air même assez honnête, qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zèle, des sentimens favorables qu'il me marquait, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de

l'incommoder, je sortis en le priant de m'excuser si je l'avais interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigne démarche, je gagnai mon bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avait chargé de faire. Le duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail qu'il l'avait été du commencement, et il me dit: Voilà qui est bien. Ecris toi-même, le mieux que tu pourras, cette histoire abrégée sur le registre de Catalogne. Après quoi; tu prendras dans le porte-feuille un autre mémoire, que tu rédigeras de la même manière. J'eus une assez longue conversation avec son excellence, dont l'air doux et familier me charmait. Quelle différence il y avait d'elle à Calderone! C'étaient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une auberge où l'on mangeait à juste prix, et je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances et mes souplesses produiraient. J'avais de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce temps-là pour travailler aux

dépens de qui il appartiendrait; me proposant, les plus courtes folies étant les meilleures, d'abandonner après cela la cour et son clinquant, si je ne recevais aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien, pendant deux mois, pour plaire à Calderone; mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisais pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard: je cessai de lui faire la cour; et je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avais avec le duc.

CHAPITRE IV.

Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

Quoique monseigneur ne fût, pour ainsi dire, que paraître et disparaître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son excellence, qu'elle me dit une après-dînée:

Ecoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, et j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence et de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance en la donnant à un pareil sujet. Je me jetai à ses genoux lorsque j'eus entendu ces paroles; et après avoir baisé respectueusement une de ses mains, qu'il me tendit pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que votre excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets ! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute la haine; c'est don Rodrigue de Calderone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc. Je connais Calderone. Il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentimens sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. Je compris par là que le seigneur don Rodrigue était un fin matois; qu'il s'était emparé de l'esprit de son excellence, et

que je ne pouvais trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit, pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déjà long-temps que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, et que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernemens, des vice-royautés et des bénéfices. Je règne, si j'ose le dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin: mais je voudrais la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer; et pour cet effet, je souhaiterais d'avoir pour successeur au ministère le comte de Lemos, mon neveu.

Le ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étais extrêmement surpris de ce que j'entendais, me dit: Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au duc d'Uzède, mon

propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, et que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui en veut faire son favori; et c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore; c'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit avec lui par le sang ou par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le duc d'Uzède dans l'esprit du roi; et, comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le comte de Lemos, de son côté, s'insinue dans les bonnes grâces du prince d'Espagne. Etant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure; et, outre qu'il a de l'esprit, je sais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagème j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai naître, entre ces cousins, une division qui les obligera tous deux à rechercher mon appui; et le besoin qu'ils auront de

moi me les rendra soumis l'un et l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il; ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au comte de Lemos, et qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disais-je, me voici sous la gouttière : une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme appelé par excellence le grand tambour de la monarchie d'Espagne ne soit bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyais d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

CHAPITRE V.

Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneur et de misère.

On s'aperçut en peu de temps de l'affection que le ministre avait pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son portefeuille, qu'il

avait coutume de porter lui-même lorsqu'il allait au conseil. Cette nouveauté, me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus bien de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par représailles que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisait fête de toutes parts. Le fier don Rodrigue même changea de manière avec moi; il ne m'appela plus que, *seigneur de Santillane*, lui qui jusqu'alors ne m'avait traité que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accablait de civilités, surtout lorsqu'il jugeait que notre patron pouvait le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avait pas affaire à un sot : je répondais à ses honnêtetés d'autant plus poliment, que j'avais plus de haine pour lui : un vieux courtisan ne s'en serait pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnais aussi le duc mon seigneur lorsqu'il allait chez le roi, et il y allait ordi-

nairement trois fois le jour. Il entrait le matin dans la chambre de sa majesté, lorsqu'elle était éveillée. Il se mettait à genoux au chevet de son lit, l'entretenait des choses qu'elle avait à faire dans la journée, et lui dictait celles qu'elle avait à dire. Ensuite il se retirait. Il y retournait aussitôt qu'elle avait dîné, non pour lui parler d'affaires : il ne lui tenait alors que des discours réjouissans ; il la régalait de toutes les aventures plaisantes qui arrivaient dans Madrid, et dont il était toujours le premier instruit. Et enfin le soir il revoyait le roi pour la troisième fois, lui rendait compte comme il lui plaisait de ce qu'il avait fait ce jour-là, et lui demandait, par manière d'acquit, ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il était avec le roi, je me tenais dans l'antichambre, où je voyais des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation, et s'applaudir de ce que je voulais bien me prêter à la leur. Comment aurais-je pu, après cela, ne me pas croire un homme de conséquence ? Il y a bien des gens à la cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour j'eus un grand sujet de vanité : le roi, à qui le duc avait parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, et me dit de lire le premier mémoire que j'avais rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt, et je fis la lecture de mon ouvrage, que sa majesté n'entendit pas sans plaisir. Elle témoigna qu'elle était contente de moi, et recommanda même à son ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua pas l'orgueil que j'avais déjà ; et l'entretien que j'eus peu de jours après avec le comte de Lemos acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce seigneur, de la part de son oncle, chez le prince d'Espagne, et je lui présentai une lettre de créance par laquelle le duc lui mandait qu'il pouvait s'ouvrir à moi comme à un homme qui avait une entière connaissance de leur dessein, et qui était choisi pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le

comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux ; et là, il me tint ce discours : Puisque vous avez la confiance du duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, et je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous saurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le prince d'Espagne me distingue de tous les seigneurs qui sont attachés à sa personne et qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvemens de son cœur généreux, et même de faire une dépense convenable à un prince. Sur cela, je n'ai pas manqué de le plaindre, et, profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse, et je suis bien sûr de captiver sa bienveillance si je lui tiens parole. Allez dire toutes ces circonstances à mon oncle, et revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le comte de Lemos dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, et je rejoignis le duc de Lerme, qui, sur mon rapport, envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, et que j'allai remettre au comte, en disant en moi-même : Ho ho! je vois bien à présent quel est l'infaillible moyen qu'a le ministre pour réussir dans son entreprise. Il a parbleu raison, et, selon toutes les apparences, ces prodigalités-là ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles. Mais après tout, n'est-il pas juste que ce soit le père qui entretienne le fils? Le comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas : Adieu, notre cher confident. Le prince d'Espagne aime un peu les dames; il faudra que nous ayons vous et moi, au premier jour, une conférence là-dessus; je prévois que j'aurai bientôt besoin de votre ministère. Je m'en retournai en rêvant à ces mots qui n'étaient nullement ambigus, et qui me remplissaient de joie. Comment diable, disais-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'héritier de la monarchie! Je n'examinais point si cela était bon ou mau-

vais; la qualité du galant étourdissait ma morale. Quelle gloire pour moi d'être ministre des plaisirs d'un grand prince ! Oh ! tout beau, monsieur Gil Blas! me dira-t-on: il ne s'agissait pour vous que d'être ministre en second. J'en demeure d'accord ; mais dans le fond ces deux postes font autant d'honneur l'un que l'autre : le profit seul en est différent.

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim ! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin, et que je n'y rentrais que la nuit pour y coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc; j'y jouais un rôle de seigneur. Mais quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait, et il ne restait que le pauvre

Gil Blas, sans argent, et qui pis est sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étais trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connaissais personne qui pût m'aider que Navarro, que j'avais trop négligé, depuis que j'étais à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce : je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisais-je donc pour subsister? Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportait pour déjeuner un petit pain et un doigt de vin : c'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée; et le soir, le plus souvent, je me couchais sans souper.

Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, et qui devait y faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir finement au duc de Lerme, si j'en trouvais l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Escurial, où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

CHAPITRE VI.

Comment Gil Blas fit connaître sa misère au duc de Lerme, et de quelle façon en usa ce ministre avec lui.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde; de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait. Je couchais dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau; et lui il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne parlions que de bagatelles.

Il y avait plus d'une heure que je réjouis-

sais son excellence par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur les arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller; je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste. Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses états, en laissait le soin à son grand-visir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé : il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un

visir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le visir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. Eh ! comment cela ? reprit Atalmuc. C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai mot pour mot tout ce que je leur aurai entendu dire.

Le visir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : Seigneur, lui dit-il, le croirez-vous ? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le ministre persan. Eh ! que disent-ils

de nous? Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand-visir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa conservation. Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui ! Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne vante pas tant le bonheur de ce Cachemirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand-visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, et, content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour

voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand-visir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question ; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux. Il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller ; mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas, sans me parler davantage, et très-mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de sa majesté ; après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient aussi du voyage. Qu'avez-vous, seigneur de Santillane ? dirent-ils en me voyant : vous êtes bien ému. Vous serait-il arrivé quelque désagréable accident ?

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux : puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa ! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par son éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins et de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal ; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se serait consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs ; mais, en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil, et conduit à la tour de Ségovie, où il a été long-temps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur.

Je me crus perdu ; et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas ! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre ? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable ; peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc, et me laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi, contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout ; ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus

tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'état, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance... Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : O ciel! voici le cardinal Spinosa! la voiture est prête pour Ségovie! La frayeur qui me saisit dans ce moment-là fut telle, que j'interrompis le ministre; et me jetant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très-humblement votre excellence de me pardonner ma hardiesse: c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux

plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivais. Mais, pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur; mais je ne pus passer sitôt de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit aller recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi, pour voir si je serais bien sensible à ce changement; qu'il jugeait par là de la

vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

CHAPITRE VII.

Du bon usage qu'il fit de ses quinze cents ducats; de la première affaire dont il se mêla, et quel profit il lui en revint.

Le roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal, où je touchai sur-le-champ la somme contenue dans mon ordonnance. Je n'écoutai plus alors que mon ambition et ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne savaient pas encore la langue des oiseaux, et je louai pour la seconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point encore occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur qui habillait presque tous les petits-maîtres. Il prit ma mesure, et me mena chez un marchand, où il leva cinq aunes de drap qu'il fallait, disait-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit

à l'espagnole ! Juste ciel ! . . . . . Mais n'épiloguons pas là-dessus, les tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avais grand besoin, des bas de soie, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Forero mon hôte de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers qui venaient loger chez lui avaient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets espagnols; ce qui ne manquait pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvaient hors de condition. Le premier qui se présenta était un garçon d'une mine si douce et si dévote, que je n'en voulus point. Je crus voir Ambroise de Lamela. Je n'aime pas, dis-je à Forero, les valets qui ont un air si vertueux : j'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paraissait fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour, et avec cela un peu fripon. Il me plut. Je lui fis des questions; il y répondit avec esprit. Je remarquai même qu'il était intri-

gant. Je le regardai comme un sujet qui me convenait : je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir : je m'aperçus même bientôt que j'avais fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avait permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrais rendre service, et que j'étais dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me fallait un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-à-dire un drôle qui eût de l'industrie, et fût propre à déterrer et à m'amener des gens qui auraient des grâces à demander au premier ministre. C'était justement le fort de Scipion (ainsi se nommait mon laquais). Il sortait de chez dona Anna de Guevara, nourrice du prince d'Espagne, où il avait bien exercé ce talent-là.

Aussitôt que je lui appris que j'avais du crédit, et que je serais bien aise d'en profiter, il se mit en campagne, et dès le même jour il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentilhomme grenadin, appelé don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du duc de Lerme; et il est disposé

à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avait envie de s'adresser à don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir; mais je l'en ai détourné en lui faisant entendre que ce secrétaire vendait ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnaissance; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse et désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre lever. Comment donc! lui dis-je, monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne! Je m'aperçois que vous n'êtes pas neuf en matière d'intrigue; je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il; j'aime à faire circuler les espèces. Je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux

savoir l'affaire d'honneur qui vous amène à la cour; car elle pourrait être telle, que je n'oserais parler pour vous au premier ministre. Faites-m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèle, et soyez persuadé que j'entrerai chaudement dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. Très-volontiers, me répondit le jeune Grenadin : je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même temps il m'en fit le récit de cette sorte.

CHAPITRE VIII.

Histoire de don Roger de Rada.

Don Anastasio de Rada, gentilhomme grenadin, vivait heureux dans la ville d'Antequerre, avec dona Estéphania, son épouse, qui joignait à une vertu solide un esprit doux et une extrême beauté. Si elle aimait tendrement son mari, elle en était aimée éperdument. Il était de son naturel fort porté à la jalousie; et, quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme,

il ne laissait pas d'avoir de l'inquiétude : il appréhendait que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défiait de tous ses amis, excepté de don Huberto de Hordalès, qui venait librement dans sa maison en qualité de cousin d'Estéphanie, et qui était le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement, don Huberto devint amoureux de sa cousine, et osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissait, ni à l'amitié particulière que don Anastasio avait pour lui. La dame, qui était prudente, au lieu de faire un éclat qui aurait eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il était coupable de vouloir la séduire et déshonorer son mari, et lui dit fort sérieusement qu'il ne devait point se flatter de l'espérance d'y réussir.

Cette modération ne servit qu'à enflammer davantage le cavalier, qui, s'imaginant qu'il fallait pousser à bout une femme de ce caractère-là, commença d'avoir avec elle des manières peu respectueuses, et eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses

désirs. Elle le repoussa d'un air sévère, et le menaça de faire punir sa témérité par don Anastasio. Le galant, effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour; et, sur la foi de cette promesse, Estéphanie lui pardonna le passé.

Don Huberto, qui naturellement était un très-méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connaissait don Anastasio pour un jaloux susceptible de toutes les impressions qu'il voudrait lui donner : il n'eut besoin que de cette connaissance pour former le dessein le plus noir dont un scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenait seul avec ce faible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus long-temps sans vous révéler un secret que je n'aurais garde de vous découvrir, si votre honneur ne vous était pas plus cher que votre repos. Votre délicatesse et la mienne, en matière d'offenses, ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de sur-

prise : je vais vous frapper par l'endroit le plus tendre.

Je vous entends, interrompit don Anastasio, déjà tout troublé, votre cousine m'est infidèle. Je ne la reconnais plus pour ma cousine, reprit don Hordalès d'un air emporté ; je la désavoue, et elle est indigne de vous avoir pour mari. C'est trop me faire languir, s'écria don Anastasio ; parlez : qu'a fait Estéphanie ? Elle vous a trahi, repartit don Huberto. Vous avez un rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer : car l'adultère, à la faveur d'une épaisse nuit, s'est dérobé aux yeux qui l'observaient. Tout ce que je sais, c'est qu'on vous trompe : c'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il en remarquant que ses discours faisaient l'effet qu'il en attendait, il est inutile de vous en dire davantage. Je m'aperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer

votre amour, et que vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper; montrez à toute la ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur.

Le traître animait ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente; et il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeurerait couvert s'il laissait l'affront impuni, qu'il le mit en fureur. Voilà don Anastasio qui perd le jugement; il semble que les furies l'agitent. Il retourne chez lui, dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse. Elle était prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, et attendit que les domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, ni par le déshonneur qui allait rejaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devait avoir d'un enfant de six mois que sa femme portait dans ses flancs, il s'approcha de sa victime, et lui dit d'un ton furieux : Il faut périr, misérable! et tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté

te laisse pour prier le ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton âme comme tu as perdu ton honneur.

En disant cela, il tira son poignard. Son action et son discours épouvantèrent Estéphanie, qui, se jetant à ses genoux, lui dit les mains jointes et tout éperdue : Qu'avez-vous, seigneur ? Quel sujet de mécontentement ai-je eu le malheur de vous donner, pour vous porter à cette extrémité ? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le jaloux; je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto... Ah ! seigneur, interrompit-elle avec précipitation, vous devez vous défier de don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infâme que vous êtes, répliqua don Anastasio. En voulant me prévenir contre Hordalès, vous justifiez mes soupçons, au lieu

de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parce qu'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affaiblir son témoignage; mais cet artifice est inutile, et redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie en pleurant amèrement, craignez votre aveugle colère. Si vous en suivez les mouvemens, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler quand vous en aurez reconnu l'injustice. Au nom de Dieu, calmez vos transports; donnez-vous du moins le temps d'éclaircir vos soupçons; vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher.

Tout autre que don Anastasio aurait été touché de ces paroles, et encore plus de l'affliction de la personne qui venait de les prononcer; mais le cruel, loin d'en paraître attendri, dit à la dame une seconde fois de se recommander promptement à Dieu, et leva même le bras pour la frapper. Arrête, barbare, lui cria-t-elle. Si l'amour que tu as eu pour moi est entièrement éteint, si les marques de tendresse que je t'ai prodiguées sont effacées de ton souvenir, si

mes larmes ne sauraient te détourner de ton exécrable dessein, respecte donc ton propre sang. N'arme pas ta main furieuse contre un innocent qui n'a point encore vu la lumière. Tu ne peux devenir son bourreau sans offenser le ciel et la terre. Pour moi, je te pardonne ma mort; mais, n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait.

Quelque déterminé que fût don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourrait lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présentèrent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahît son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restait, et plongea son poignard dans le côté droit de sa femme. Elle tomba dans le moment. Il la crut morte; il sortit aussitôt de sa maison, et disparut d'Antequerre.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avait reçu, qu'elle demeura quelques instans à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses esprits, elle fit des plaintes et des lamen-

tations qui attirèrent auprès d'elle une vieille femme qui la servait. Dès que cette bonne vieille vit sa maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipèrent le sommeil des autres domestiques, et même des plus proches voisins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appela des chirurgiens : ils visitèrent la plaie, et n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se trompèrent point dans leur conjecture ; ils guérirent même en assez peu de temps Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure. C'est ce fils, seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi ; je suis le fruit de ce triste enfantement.

Quoique la médisance n'épargne guère la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma mère ; et cette scène sanglante ne passa dans la ville que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon père y était connu pour un homme violent, et fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalès jugea bien que sa parente le soupçonnait d'avoir troublé par des fables l'esprit de don Anastasio ; et, satisfait de s'être

du moins à demi vengé d'elle, il cessa de la voir. De peur d'ennuyer votre seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma mère s'est principalement attachée à me faire apprendre l'escrime, et que j'ai long-temps fait des armes dans les plus célèbres salles de Grenade et de Séville. Elle attendait avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avait de se plaindre de lui ; et, me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paraître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mère en cet état sur un fils qui a du courage et du sentiment ! J'allai sur-le-champ trouver Hordalès ; je l'attirai dans un endroit écarté, où, après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, et le jetai sur le carreau.

Don Huberto, se sentant mortellement blessé, attacha sur moi ses derniers regards, et me dit qu'il recevait la mort que je lui donnais comme une juste punition du crime

qu'il avait commis contre l'honneur de ma mère. Il confessa que c'était pour se venger de ses rigueurs qu'il s'était résolu à la perdre; puis il expira en demandant pardon de sa faute au ciel, à don Anastasio, à Estéphanie et à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis pour informer ma mère de cet événement : j'en laissai le soin à la renommée. Je passai les montagnes et me rendis à la ville de Malaga, où je m'embarquai avec un armateur qui sortait du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur : il consentit volontiers que je me joignisse aux enfans de bonne volonté qu'il avait sur son bord.

Nous ne tardâmes guère à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes aux environs de l'île d'Albouran un corsaire de Millila, qui retournait vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment espagnol qu'il avait pris à la hauteur de Carthagène, et qui était richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Africain, et nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avait quatre-vingts chrétiens qu'il emmenait esclaves en Barbarie. Alors, profi-

tant d'un vent qui s'éleva, et qui nous était favorable pour gagner la côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de temps à Punta de Hélena.

Comme nous demandions aux esclaves que nous avions délivrés de quel endroit ils étaient, je fis cette question à un homme de très-bonne mine, et qui pouvait bien avoir cinquante ans. Il me répondit en soupirant qu'il était d'Antequerre. Je me sentis ému de sa réponse sans savoir pourquoi; et mon émotion, dont il s'aperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille? Hélas! me répondit-il, vous renouvelez ma douleur en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antequerre, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous-même que trop entendu parler de moi: je me nomme don Anastasio de Rada. Juste ciel! m'écriai-je, dois-je croire ce que j'entends? Quoi! ce serait don Anastasio, ce serait mon père que je verrais! Que dites-vous, jeune homme?

s'écria-t-il à son tour en me considérant avec surprise : serait-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui était encore dans les flancs de sa mère quand je la sacrifiai à ma fureur ? Oui, mon père, lui dis-je, c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles pour se jeter à mon cou. Il me serra entre ses bras, et nous ne fîmes pendant un quart-d'heure que confondre nos soupirs et nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvemens qu'une pareille reconnaissance ne pouvait manquer d'exciter en nous, mon père leva les yeux au ciel pour le remercier d'avoir sauvé Estéphanie : mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre grâces mal à propos, il m'adressa la parole, et me demanda de quelle manière on avait reconnu l'innocence de sa femme. Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous

désabuse. Sachez que c'est don Huberto qui vous a trompé. En même temps, je lui contai toute la perfidie de ce parent, quelle vengeance j'en avais tirée, et ce qu'il m'avait avoué en mourant.

Mon père fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçais. Il recommença, dans l'excès de la joie qui le transportait, à m'embrasser tendrement: il ne pouvait se lasser de me témoigner combien il était content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vite le chemin d'Antequerre : je brûle d'impatience de me jeter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connaître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avais trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étaient si chères pour en retarder le doux moment. Je quittai l'armateur, et de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon père ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir, sur la route,

de me raconter ses aventures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le prince d'Ithaque au récit de celles du roi son père. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antequerre, et nous fîmes halte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrètement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laisse à imaginer la surprise où fut ma mère de revoir un mari qu'elle croyait avoir perdu pour jamais; et la manière pour ainsi dire miraculeuse dont il lui était rendu devenait encore pour elle un autre sujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le ciel l'avait soumise : tant le nom d'époux est sacré pour une femme qui a de la vertu ! Estéphanie avait été si en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordalès procédait

criminellement contre le meurtrier de son frère : elle me faisait chercher partout. De sorte que ma mère, ne me voyant pas en sûreté dans notre maison, n'était pas sans inquiétude. Cela m'obligea, dès cette nuit-là même, de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grâce, que j'espère obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre, et m'appuyer de tout votre crédit.

Le vaillant fils de don Anastasio finit là son récit. Après quoi je lui dis d'un air important : C'est assez, seigneur don Roger; le cas me paraît graciable. Je me charge de détailler votre affaire à son excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin, sur cela, se répandit en remercîmens, qui ne m'auraient fait qu'entrer par une oreille et sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnaissance suivrait de près le service que je lui rendrais. Mais d'abord qu'il eut touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au duc, qui, m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire

d'honneur qui vous a fait venir à la cour. Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille. Vous n'avez rien fait qui ne soit excusable, et c'est particulièrement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé que sa majesté aime à faire grâce. Il faut pour la forme vous mettre en prison ; mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas long-temps. Vous avez dans Santillane un bon ami qui se chargera du reste ; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au ministre, sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grâce furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse et sa Pénélope ; au lieu que, s'il n'eût pas eu de protecteur, il n'en aurait peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai de cela que cent pistoles. Ce n'était point là un grand coup de filet ; mais je n'étais pas encore un Calderone pour mépriser les petits.

CHAPITRE IX.

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de temps une fortune considérable, et des grands airs qu'ils se donna.

Cette affaire me mit en goût, et dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talens là-dessus : on aurait pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'était enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avait contrefait un ouvrage d'un de ses confrères, et son édition avait été saisie. Pour trois cents d cats, je lui fis avoir main-levée de ses exe plaires, et lui sauvai une grosse amend Quoique cela ne regardât point le premi ministre, son excellence voulut bien à m prière interposer son autorité. Après l'i primeur, il me passa par les mains un n gociant, et voici de quoi il s'agissait.

vaisseau portugais avait été pris par un corsaire de Barbarie, et repris ensuite par un armateur de Cadix. Les deux tiers des marchandises dont il était chargé appartenaient à un marchand de Lisbonne, qui, les ayant inutilement revendiquées, venait à la cour d'Espagne chercher un protecteur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Je m'intéressai pour lui, et il rattrapa ses effets, moyennant la somme de quatre cents pistoles dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur qui me crie en cet endroit : Courage, monsieur de Santillane ! mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin ; poussez votre fortune. Oh ! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Ecoutons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilége pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres ; c'est-à-dire, qu'il soit défendu aux personnes de sa pro-

fession de s'établir dans les lieux où il sera. Par reconnaissance, il comptera deux cents pistoles à celui qui lui remettra ledit privilége expédié. Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après je le renvoyai avec des patentes qui lui permettaient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne.

Outre que je me sentais plus avide à mesure que je devenais plus riche, j'avais obtenu de son excellence si facilement les quatre grâces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'était le gouvernement de la ville de Vera, sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrava qui m'en offrait mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée. Vive Dieu, ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez ! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Ecoutez : lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près ; mais, quand vous voudrez des gouvernemens, ou d'autres choses con-

sidérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit : vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste ; car, malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Réglez-vous sur cela.

Mon maître, par ce discours, m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étais auparavant. J'aurais alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitaient obtenir des grâces de la cour n'avaient qu'à s'adresser à moi. J'allais d'un côté, Scipion de l'autre : je ne cherchais qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrava eut le gouvernement de Vera pour ses mille pistoles, et j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de Saint-Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs ; je

donnai des ordres de chevalerie, et convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes, par d'excellentes lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits : je conférai de petits bénéfices, des canonicats, et quelques dignités ecclésiastiques. A l'égard des évêchés et des archevêchés, c'était don Rodrigue de Calderone qui en était le collateur. Il nommait encore aux magistratures, aux commanderies et aux vice-royautés. Ce qui suppose que les grandes places n'étaient pas mieux remplies que les petites, car les sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic n'étaient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous savions bien que, dans Madrid, les railleurs s'égayaient là-dessus à nos dépens ; mais nous ressemblions aux avares, qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, et en état d'en gagner peut-

être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident de premier ministre. Je louai un hôtel entier que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *escogrivano* qui se l'était donné par ostentation, et qui cherchait à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais; et, comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire et mon intendant. Mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restait de jugement. Je n'étais guère moins fou que les disciples de Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin, ils s'étaient rendus pâles comme leur maître, s'imaginaient être aussi savans que lui; peu s'en fallait que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis du moins dans la tête que je passerais pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards; ce qui me flattait infiniment.

Ajoutez à cela qu'à l'exemple de son excellence, qui tenait table ouverte, je résolus

de donner à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile cuisinier, et il m'en trouva un qui était comparable peut-être à celui de Nomentanus, de friande mémoire. Je remplis ma cave de vins délicieux; et, après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venait souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux commis des bureaux du ministre, qui prenaient fièrement la qualité de secrétaires d'état. Je leur faisais très-bonne chère, et les renvoyais toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître, tel valet) avait aussi sa table dans l'office, où il régalait à mes dépens les personnes de sa connaissance. Mais, outre que j'aimais ce garçon-là, comme il contribuait à me faire gagner du bien, il me paraissait en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs, je regardais ces dissipations en jeune homme; je ne voyais pas le tort qu'elles me faisaient. Autre raison encore m'empêchait d'y prendre garde: les bénéfices et les emplois ne cessaient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyais mes finances augmenter de jour en jour. Je m'y-

maginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la Fortune.

Il ne manquait plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutais pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie ; et, pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme par lequel je lui mandais qu'un seigneur sicilien de ses amis l'attendait à souper. Je lui marquais le jour, l'heure et le lieu où il fallait qu'il se trouvât. Le rendez-vous était chez moi. Nuñez y vint, et fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étais le seigneur étranger qui l'avait invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel. J'ai un équipage, une bonne table, et de plus un coffre-fort. Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te trouve dans l'opulence ? Que je me sais bon gré de t'avoir placé auprès du comte Galiano ! Je te disais bien que c'était un seigneur généreux, et qu'il ne tarderait guère à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avais donné de lâcher un peu la bride au maître-d'hôtel ; je t'en félicite. Ce n'est

qu'en tenant cette prudente conduite que les intendans deviennent si gras dans les grandes maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano ; après quoi, pour modérer la joie qu'il sentait de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnaissance dont ce seigneur avait payé mes services. Mais, m'apercevant que mon poëte, pendant que je lui faisais ce détail, chantait en lui-même la palinodie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurais suivi en Sicile, où je le servirais encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serais pas confident du duc de Lerme.

Nuñez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir proférer une parole ; puis, rompant tout à coup le silence : L'ai-je bien entendu ? me dit-il. Quoi ! vous avez la confiance du premier ministre ? Je la partage, lui répondis-je, avec don Rodrigue

de Calderone ; et, selon toutes les apparences, j'irai loin. En vérité, seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire : vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talens vous avez ! Pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez *l'outil universel*, c'est-à-dire, vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre seigneurie. Oh ! que diable ! interrompis-je, monsieur Nuñez, trève de seigneur et de seigneurie : bannissons ces termes-là, et vivons toujours ensemble familièrement. Tu as raison, reprit-il, je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche. Je t'avouerai ma faiblesse : en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui ; mais mon éblouissement se passe, et je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arrivèrent. Messieurs, leur dis-je en leur montrant Nuñez, vous souperez avec le seigneur don Fabricio, qui fait des vers dignes de Numa *, et qui écrit en

* Les vers obscurs que chantaient les prêtres sa-

prose comme on n'écrit point. Par malheur, je parlais à des gens qui faisaient si peu de cas de la poésie, que le poëte en pâtit. A peine daignèrent-ils jeter sur lui les yeux. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très-spirituelles, ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poétique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, et disparut. Nos commis ne s'aperçurent pas de sa retraite, et se mirent à table sans même s'informer de ce qu'il était devenu.

Comme j'achevais de m'habiller le lendemain matin, et me disposais à sortir, le poëte des Asturies entra dans ma chambre : Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai hier au soir rompu en visière à tes commis ; mais, franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages, avec leur air suffisant et empesé ! Je ne comprends pas comment toi, qui as l'esprit délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui, ajouta-t-il,

liens dans les processions avaient été composés par Numa

t'en amener de plus légers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, et je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, répliqua-t-il: je te promets des génies supérieurs et des plus amusans. Je vais de ce pas chez un marchand de liqueurs où ils vont s'assembler dans un moment : je les retiendrai, de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs ; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissans.

A ces paroles, il me quitta; et le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassaient ceux de la Grèce et de l'Italie; et leurs ouvrages, disait-il, méritaient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très-poliment : j'affectai même de les combler d'honnêtetés; car la nation des auteurs est un peu vaine et glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il savait quelle sorte de gens je devais régaler ce jour-là, il avait fait renforcer les services.

Enfin, nous nous mîmes à table fort gaîment. Mes poëtes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes et à se louer. Celui-ci, d'un air fier, citait les grands seigneurs et les femmes de qualité dont sa muse faisait les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venait de faire de deux sujets, disait modestement que c'était lui qu'elle aurait dû choisir. Il n'y avait pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers et de prose : ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, et un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrième, voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses confrères qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement; de là naît une dispute dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent; ils en viennent aux invectives; passe encore

pour cela : mais ces furieux se lèvent de table et se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais et moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nuñez, sur la parole de qui je m'étais fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure. Hé bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines gens. Je m'en tiens à mes commis; ne me parlez plus d'auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres; tu viens de voir les plus raisonnables.

CHAPITRE X.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lemos, et de l'intrigue dans laquelle ce seigneur et lui s'engagèrent.

Lorsque je fus connu pour un homme chéri du duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins mon antichambre se trouvait pleine de monde, et je donnais mes audiences à mon lever. Il venait chez moi deux sortes de gens : les uns pour m'engager, en payant, à demander des grâces au ministre; et les autres pour m'exciter, par des supplications, à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitaient. Les premiers étaient sûrs d'être écoutés et bien servis; à l'égard des seconds, je m'en débarrassais sur-le-champ par des défaites, ou bien je les amusais si long-temps, que je leur faisais perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étais

compatissant et charitable de mon naturel; mais on n'a plus là de faiblesse humaine, et je devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi, par conséquent, de ma sensibilité pour mes amis; je me dépouillai de toute affection pour eux. La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro, dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro à qui j'avais tant d'obligations, et qui, pour tout dire en un mot, était la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avait coutume de faire quand il me voyait, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au duc de Lerme, en me disant que le cavalier pour lequel il me sollicitait était un garçon fort aimable et d'un grand mérite, mais qu'il avait besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon et obligeant comme je vous connais, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche. Je suis sûr que vous me savez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bien-

faisante. C'était me dire nettement qu'on attendait de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût guère de mon goût, je ne laissai pas de paraître fort disposé à faire ce qu'on désirait. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnaissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un, il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait, comptez là-dessus; ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne.

Sur cette assurance, Joseph s'en alla très-satisfait. Néanmoins la personne qu'il m'avait tant recommandée n'eut pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme, pour mille ducats que je mis dans mon coffre-fort. Je préférai cette somme aux remercîmens que m'aurait faits mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié, quand nous nous revîmes : Ah! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu; il a fait donner l'emploi que vous savez. Je suis

au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, et nous nous quittâmes plus amis que jamais; mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité, car il ne revint plus chez moi. J'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avait rendus me pesaient, il me semblait que, dans la passe où j'étais à la cour, il ne me convenait plus de fréquenter des maîtres-d'hôtel.

Il y a long-temps que je n'ai parlé du comte de Lemos : venons présentement à ce seigneur. Je le voyais quelquefois. Je lui avais porté mille pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, et je lui en portai mille autres encore, par ordre du duc son oncle, de l'argent que j'avais à son excellence. Le comte de Lemos, ce jour-là, voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il était enfin parvenu à son but, et qu'il possédait entièrement les bonnes grâces du prince d'Espagne, dont il était l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, et à laquelle il m'avait déjà préparé : Ami Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez

rien pour découvrir quelque jeune beauté qui soit digne d'amuser ce prince galant. Vous avez de l'esprit ; je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez ; et quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis au comte de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avais pas un grand usage de ces sortes de recherches ; mais je ne doutais point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appelai et lui dis en particulier : Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la fortune je sens qu'il me manque quelque chose ? Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il, sans me donner le temps d'achever ce que je voulais lui dire ; vous avez besoin d'une nymphe agréable pour vous dissiper un peu et vous égayer. Et en effet, il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le printemps de vos jours, pendant que de graves barbons ne sauraient s'en passer.

J'admire ta pénétration, repris-je en souriant. Oui, mon ami, c'est une maîtresse qu'il me faut, et je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très-délicat sur la matière. Je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion, est un peu rare. Cependant nous sommes, Dieu merci, dans une ville où il y a de tout, et j'espère que j'aurai bientôt trouvé votre fait.

Véritablement, trois jours après il me dit: J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina, de bonne famille et d'une beauté ravissante, demeure, sous la conduite de sa tante, dans une petite maison où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien, qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connais, et qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourrait s'ouvrir à un galant riche et libéral, pourvu qu'il voulût bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit et sans faire aucun éclat. Là-dessus je vous ai peint comme un cavalier qui méritait de trouver l'huis ouvert, et j'ai prié la soubrette

de vous proposer aux deux dames. Elle m'a promis de le faire, et de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répondis-je; mais je crains que la femme de chambre à qui tu viens de parler ne t'en ait fait accroire. Non, non, répliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder; j'ai déjà interrogé les voisins, et je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la señora Catalina est une Danaé chez qui vous pourrez aller faire le Jupiter à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étais contre ces sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là; et, comme la femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures et minuit. La soubrette me reçut sans lumière, et me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées, et assises sur des carreaux de satin. Aussitôt qu'elles m'aperçu-

rent, elles se levèrent, et me saluèrent d'une manière si noble, que je crus voir deux personnes de qualité. La tante, qu'on appelait la señora Mencia, quoique belle encore, ne s'attira pas mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvait regarder que la nièce, qui me parut une déesse : à l'examiner pourtant à la rigueur, on aurait pu dire que ce n'était pas une beauté parfaite ; mais elle avait des grâces, avec un air piquant et voluptueux qui ne permettait guère aux yeux des hommes de remarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla mes sens. J'oubliai que je ne venais là que pour faire l'office de procureur, je parlai en mon propre et privé nom, et tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille, à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avait, tant elle me paraissait gracieuse, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençais à ne me plus posséder, lorsque la tante, pour modérer mes transports, prit la parole et me dit : Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge qu'on m'a fait de votre seigneurie, je vous ai permis d'en-

trer chez moi, sans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur ; mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé : j'ai jusqu'ici élevé ma nièce dans la retraite, et vous êtes, pour ainsi dire, le premier cavalier aux regards duquel je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je serai ravie qu'elle ait cet honneur : voyez si elle vous convient à ce prix-là, vous ne l'aurez point à meilleur marché.

Ce coup, tiré à bout portant, effaroucha l'Amour qui m'allait décocher une flèche. Pour parler sans métaphore, un mariage proposé si crûment me fit rentrer en moi-même : je redevins tout à coup l'agent fidèle du comte de Lemos ; et, changeant de ton, je répondis à la señora Mencia : Madame, votre franchise me plaît, et je veux l'imiter. Quelque figure que je fasse à la cour, je ne vaux pas l'incomparable Catalina : j'ai pour elle en main un parti plus brillant ; je lui destine le prince d'Espagne. Il suffisait de refuser ma nièce, reprit la tante froidement : ce refus, ce me semble, était assez désobligeant ; il n'était pas nécessaire de l'accom-

pagner d'un trait railleur. Je ne raille point, madame, m'écriai-je ; rien n'est plus sérieux : j'ai ordre de chercher une personne qui mérite d'être honorée des visites secrètes du prince d'Espagne ; je la trouve dans votre maison, je vous marque à la craie.

La señora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles, et je m'aperçus qu'elles ne lui déplurent point ; néanmoins, croyant devoir faire la réservée, elle me répliqua de cette manière : Quand je prendrais au pied de la lettre ce que vous me dites, apprenez que je ne suis pas d'un caractère à m'applaudir de l'infâme honneur de voir ma nièce maîtresse d'un prince. Ma vertu se révolte contre l'idée.... Que vous êtes bonne, interrompis-je, avec votre vertu! vous pensez comme une sotte bourgeoise. Vous moquez-vous, de considérer ces choses-là dans un point de vue moral? C'est leur ôter tout ce qu'elles ont de beau ; il faut les regarder d'un œil charmé. Envisagez l'héritier de la monarchie aux pieds de l'heureuse Catalina; représentez-vous qu'il l'adore et la comble de présens, et songez qu'il

naîtra d'elle peut-être un héros qui rendra le nom de sa mère immortel avec le sien.

Quoique la tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposais, elle feignit de ne savoir à quoi se résoudre; et Catalina, qui aurait déjà voulu tenir le prince d'Espagne, affecta une grande indifférence; ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la señora Mencia, me voyant rebuté et prêt à lever le siége, battit la chamade, et nous dressâmes une capitulation qui contenait les deux articles suivans: *primò*, que si le prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui ferait des agrémens de Catalina, prenait feu et se déterminait à lui faire une visite nocturne, j'aurais soin d'en informer les dames, comme aussi de la nuit qui serait choisie pour cet effet; *secundò*, que le prince ne pourrait s'introduire chez lesdites dames qu'en galant ordinaire, et accompagné seulement de moi et de son mercure en chef.

Après cette convention, la tante et la nièce me firent toutes les amitiés du monde: elles prirent avec moi un air de familiarité,

à la faveur duquel je hasardai quelques accolades qui ne furent pas trop mal reçues ; et lorsque nous nous séparâmes, elles m'embrassèrent d'elles-mêmes en me faisant toutes les caresses imaginables. C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les courtiers de galanterie et les femmes qui ont besoin d'eux ! On aurait dit, en me voyant sortir de là si favorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étais.

Le comte de Lemos sentit une extrême joie quand je lui annonçai que j'avais fait une découverte telle qu'il la pouvait désirer. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnèrent envie de la voir ; je le menai chez elle la nuit suivante, et il m'avoua que j'avais fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutait nullement que le prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la maîtresse que je lui avais choisie, et qu'elle, de son côté, aurait sujet d'être contente d'un tel amant, que ce jeune prince était généreux, plein de douceur et de bonté ; enfin il les assura que dans quelques jours il le leur amènerait de la façon qu'elles

le souhaitaient, c'est-à-dire, sans suite et sans bruit. Ce seigneur prit là-dessus congé d'elles, et je me retirai avec lui : nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, et qui nous attendait au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, et de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas, le jour suivant, d'aller rendre au duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'était passé : je ne lui cachai qu'une chose ; je ne lui parlai point de Scipion ; je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina ; car on se fait honneur de tout auprès des grands.

Je m'attirai par là des complimens. Monsieur Gil Blas, me dit le ministre d'un air railleur, je suis ravi qu'avec tous vos autres talens vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes ; quand j'en voudrai quelqu'une, vous trouverez bon que je m'adresse à vous. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je vous remercie de la

préférence; mais vous me permettrez de vous dire que je me ferais un scrupule de procurer ces sortes de plaisirs à votre excellence. Il y a si long-temps que le seigneur don Rodrigue est en possession de cet emploi-là, qu'il y aurait de l'injustice à l'en dépouiller. Le duc sourit de ma réponse ; puis, changeant de discours, il me demanda si son neveu n'avait pas besoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. Hé bien, reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter ; dis-lui qu'il ne les ménage point, et qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le prince souhaitera de faire.

CHAPITRE XI.

De la visite secrète et des présens que le prince d'Espagne fit à Catalina.

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cents doubles pistoles au comte de Lemos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce seigneur. J'ai parlé au prince ; il a mordu à la grappe ; il brûle d'impatience

de voir Catalina. Dès la nuit prochaine il veut se dérober secrètement de son palais pour se rendre chez elle ; c'est une chose résolue ; nos mesures sont déjà prises pour cela. Avertissez-en les dames, et leur donnez l'argent que vous m'apportez : il est bon de leur faire connaître que ce n'est point un amant ordinaire qu'elles ont à recevoir : d'ailleurs, les bienfaits des princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher. Il faudra de plus que votre carrosse, car je juge à propos de nous en servir, nous attende à minuit aux environs du palais.

Je me rendis aussitôt chez les dames. Je ne vis point Catalina ; on me dit qu'elle reposait. Je ne parlai qu'à la señora Mencia. Madame, lui dis-je, excusez-moi, de grâce, si je parais dans votre maison pendant le jour ; mais je ne puis faire autrement : il faut bien que je vous avertisse que le prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit ; et voici, ajoutai-je, en lui mettant entre les mains un sac où étaient les espèces, voici une

offrande qu'il envoie au temple de Cythère pour s'en rendre les divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagée dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redevable, répondit-elle ; mais apprenez-moi, Seigneur de Santillane, si le prince aime la musique. Il l'aime, repris-je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. Tant mieux ! s'écria-t-elle toute transportée de joie : vous me charmez en me disant cela ; car ma nièce a un gosier de rossignol, et joue du luth à ravir. Elle danse même parfaitement. Vive Dieu ! m'écriai-je à mon tour, voilà bien des perfections, ma tante : il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune ; un seul de ces talens lui suffit pour cela.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, et je rejoignis le comte de Lemos, qui me dit que le prince, pour se défaire plus tôt de tout le monde, allait feindre une légère indisposition, et même se mettre au lit pour mieux persuader qu'il était ma-

lade ; mais qu'il se releverait une heure après, et gagnerait par une porte secrète un escalier dérobé qui conduisait dans les cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avaient concerté tous deux, il me posta dans un endroit par où il m'assura qu'ils passeraient. J'y gardai si long-temps le mulet, que je commençai à croire que notre galant avait pris un autre chemin, ou perdu l'envie de voir Catalina : comme si les princes perdaient ces sortes de fantaisies avant que de les avoir satisfaites ! Enfin je m'imaginais qu'on m'avait oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordèrent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendais, je les menai à mon carrosse, dans lequel ils montèrent l'un et l'autre : pour moi, je me mis auprès du cocher pour lui servir de guide, et je fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au prince d'Espagne et à son compagnon pour les aider à descendre, et nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, et se referma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténèbres où je m'étais trouvé là première fois, quoiqu'on eût pourtant, par distinction, attaché une petite lampe à un mur. La lumière qu'elle répandait était si sombre, que nous l'apercevions seulement sans en être éclairés. Tout cela ne servait qu'à rendre l'aventure plus agréable à son héros, qui fut vivement frappé de la vue des dames lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensait l'obscurité qui régnait dans la cour. La tante et la nièce étaient dans un déshabillé galant, où il y avait une intelligence de coquetterie qui ne les laissait pas regarder impunément. Notre prince se serait fort bien contenté de la señora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir; mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

Hé bien, mon prince, lui dit le comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies? Je les trouve toutes deux ravissantes, répondit le prince; et je n'ai garde de remporter mon cœur d'ici, puisqu'il n'échap-

perait point à la tante, si la nièce le pouvait manquer.

Après un compliment si gracieux pour une tante, il dit mille choses flatteuses à Catalina, qui lui répondit très-spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je faisais dans cette occasion de se mêler à l'entretien des amans, pourvu que ce soit pour attiser le feu, je dis au galant que sa nymphe chantait et jouait du luth à merveille. Il fut ravi d'apprendre qu'elle eût ces talens; il la pressa de lui en montrer un échantillon. Elle se rendit de bonne grâce à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres, et chanta d'une manière si touchante, que le prince se laissa tomber à ses genoux tout transporté d'amour et de plaisir. Mais finissons là ce tableau, et disons seulement que, dans la douce ivresse où l'héritier de la monarchie espagnole était plongé, les heures s'écoulèrent comme des momens, et qu'il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison à cause du jour qui s'approchait. Messieurs les entrepreneurs le ramenèrent promptement au pa-

lais, et le remirent dans son appartement. Ils se retirèrent ensuite chez eux, aussi contens de l'avoir appareillé avec une aventurière que s'ils eussent fait son mariage avec une princesse.

Je contai, le lendemain matin, cette aventure au duc de Lerme; car il voulait tout savoir. Dans le temps que je lui en achevais le récit, le comte de Lemos arriva, et nous dit : Le prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent et de s'y attacher. Il voudrait lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries; mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi : Mon cher Lemos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout à l'heure cette somme-là. Je sais bien que je vous incommode, que je vous épuise; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte; et si jamais je me vois en état de reconnaître d'une autre manière que par le sentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon prince, lui ai-je répondu en le quittant sur-le-champ, j'ai des amis et du crédit;

je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'est pas difficile de le satisfaire, dit alors le duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent; ou bien, si vous voulez, il achètera lui-même les pierreries; car il s'y connaît parfaitement, et surtout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas? ajouta-t-il en me regardant d'un air malin. Que vous êtes malicieux, monseigneur! lui répondis-je. Je vois bien que vous avez envie de faire rire monsieur le comte à mes dépens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le neveu demanda quel mystère il y avait là-dessous. Ce n'est rien, répliqua l'oncle en riant. C'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un diamant contre un rubis, et que ce troc ne tourna ni à son honneur ni à son profit.

J'aurais été trop heureux si le ministre n'en eût pas dit davantage; mais il prit la peine de conter le tour que Camille et don Raphaël m'avaient joué dans un hôtel garni, et de s'étendre particulièrement sur les circonstances les plus désagréables pour moi. Son excellence, après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le comte de Lemos, qui me mena chez un joaillier où

nous choisîmes des pierreries que nous allâmes montrer au prince d'Espagne. Après quoi, elles me furent confiées pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi deux mille pistoles de l'argent du duc pour payer le marchand.

On ne doit pas demander si, la nuit suivante, je fus gracieusement reçu des dames lorsque j'exhibai les présens de mon ambassade, lesquels consistaient en une belle paire de boucles d'oreilles avec les pendans pour la nièce. Charmées l'une et l'autre de ces marques de l'amour et de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux commères, et à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connaissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie : il leur échappa quelques paroles qui me firent soupçonner que je n'avais produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour savoir précisément si j'avais fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai, dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.

CHAPITRE XII.

Qui était Catalina. Embarras de Gil Blas; son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

En entrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'était Scipion qui ce soir-là donnait à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantaient à gorge déployée et faisaient de longs éclats de rire. Ce repas n'était assurément pas le banquet des sept sages.

Le maître du festin, averti de mon arrivée, dit à sa compagnie : Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient. Que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir; je vais lui dire deux mots; je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots il vint me trouver : Quel tintamarre! lui dis-je. Quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas? Sont-ce des poëtes? Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce serait

dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là ; j'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très-riche, qui veut obtenir un emploi par votre crédit et pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire jusqu'au jour. Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, et ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina ; mais le lendemain, à mon lever, je lui parlai de cette sorte : Ami Scipion, tu sais de quelle manière nous vivons ensemble ; je te traite plutôt en camarade qu'en domestique ; tu aurais tort par conséquent de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre : je vais t'apprendre une chose qui te surprendra ; et toi, de ton côté, tu me diras tout ce que tu penses des deux femmes que tu m'as fait connaître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées, qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le prince

d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer de moi; car, je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, et il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses; elle m'a conté leur histoire, qui m'a paru divertissante. Je vais vous en faire succinctement le récit.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit gentilhomme aragonais. Se trouvant, à quinze ans, une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux commandeur qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de père que d'époux. Elle recueillit sa succession, qui consistait en quelques nippes et en trois cents pistoles d'argent comptant; puis elle se joignit à la señora Mencia, qui était encore à la mode, quoiqu'elle fût déjà sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurèrent ensemble, et commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connaissance. Cela déplut aux da-

mes, qui de dépit abandonnèrent brusquement Tolède, et vinrent s'établir à Madrid, où depuis environ deux ans elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage. Mais écoutez le meilleur : elles ont loué deux petites maisons séparées seulement par un mur. On peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La señora Mencia demeure avec une jeune soubrette dans l'une de ces maisons, et la douairière du commandeur occupe l'autre avec une vieille duègne qu'elle fait passer pour sa grand'mère. De façon que notre Aragonaise est tantôt une nièce élevée par sa tante, et tantôt une pupille sous l'aile de son aïeule. Quand elle fait la nièce, elle s'appelle Catalina; et lorsqu'elle fait la petite-fille, elle se nomme Sirena.

Au nom de Sirena, j'interrompis en pâlissant Scipion. Que m'apprends-tu, lui dis-je. Hélas! j'ai bien peur que cette maudite Aragonaise ne soit la maîtresse de Calderone. Hé vraiment, répondit-il, c'est elle-même : je croyais vous réjouir en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas,

lui répliquai-je. Elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie, n'en vois-tu pas bien les conséquences? Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver? Il n'est pas sûr que don Rodrigue découvre ce qui se passe; et si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le ministre. Contez-lui la chose tout naturellement : il verra votre bonne foi ; et si après cela Calderone veut vous rendre de mauvais offices auprès de son excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis son conseil : j'avertis le duc de Lerme de cette fâcheuse découverte : j'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étais mortifié d'avoir innocemment livré au prince la maîtresse de don Rodrigue; mais le ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite il me dit d'aller toujours mon train; et qu'après tout il était glorieux pour Calderone d'aimer la même dame que le prince d'Espagne, et de n'en être pas plus

maltraité que lui. Je mis aussi au fait le comte de Lemos, qui m'assura de sa protection, si le premier secrétaire venait à découvrir l'intrigue, et entreprenait de me perdre dans l'esprit du duc.

Croyant avoir, par cette manœuvre, délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le prince chez Catalina, autrement la belle Sirena, qui avait l'art de trouver des défaites pour écarter de sa maison don Rodrigue, et lui dérober les nuits qu'elle était obligée de donner à son illustre rival.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas continue de faire le seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille : quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'ai déjà dit que le matin il y avait ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venaient me faire des propositions; mais je ne voulais pas qu'on me

les fît de vive voix; et, suivant l'usage de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je disais à chaque solliciteur : Donnez-moi un mémoire. Je m'étais si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire souvenir que je devais une année de loyer. Pour mon boucher et mon boulanger, ils m'épargnèrent la peine de leur demander des mémoires, tant ils étaient exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui me copiait si bien qu'on pouvait dire que la copie approchait fort de l'original, n'en usait pas autrement avec les personnes qui s'adressaient à lui pour le prier de m'engager à les servir.

J'avais encore un autre ridicule dont je ne prétends point me faire grâce : j'étais assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avais, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossonne ou le duc de Medina Sidonia, je disais sans façon : d'Albe, d'Ossone, et Medina Sidonia. En un mot, j'étais devenu si fier et si vain, que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. Hé-

las! pauvre duègne et pauvre écuyer, je ne m'informais pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies; je ne songeais pas seulement à vous. La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parens et nos amis, quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenais donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitait de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paraissait un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me voulait. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi! vous ne me remettez point. J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étaient tout-à-fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnais bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la* *Gallina-Ciéga*.

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très-

* C'est le jeu de Colin-Maillard.

confuse des amusemens de mon enfance; les soins dont j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire. Je suis venu, dit-il, à Madrid pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déjà riche comme un Juif. Je vous en fais mes complimens, et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle.

Je ne pouvais honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avait laissé mon père, ma mère et mon oncle; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il parut choqué de l'indifférence que j'avais pour des personnes qui me devaient être si chères; et, comme c'était un garçon franc et grossier: Je vous croyais, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte! Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine Gil Perez,

accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel; et puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours, vous leur procurerez une vie douce et heureuse sans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisait de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenait de me conseiller sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse, peut-être m'aurait-il persuadé; mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai; et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Il vous convient bien de me dicter mon devoir! Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

Ce qu'il venait de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit; et, me reprochant moi-même que j'étais un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avait eus de mon enfance et de mon éducation ; je me représentai ce que je devais à mes parens; et mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnaissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfans.

L'avarice et l'ambition qui me possédaient changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaîté : je devins distrait et rêveur; en un mot, un sot animal. Fabrice, me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune et fort détaché de lui, ne venait plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : En vérité, Gil Blas, je ne te reconnais plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avais toujours l'esprit tranquille; à présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir; et plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je?

tu n'as plus avec moi ces épanchemens de cœur, ces manières libres qui font le charme des liaisons : tout au contraire, tu t'enveloppes et me caches le fond de ton âme. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter; ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle : vivons-nous ensemble comme autrefois? Quand j'allais le matin frapper à ta porte, tu venais m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, et j'entrais dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence ! Tu as des laquais; on me fait attendre dans ton antichambre, et il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu? Avec une politesse glacée, et en tranchant du seigneur. On dirait que mes visites commencent à te peser. Penses-tu qu'une pareille réception soit agréable à

un homme qui t'a vu son camarade ? Non, Santillane, non ; elle ne me convient nullement. Adieu ; séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi d'un censeur de tes actions, et moi d'un nouveau riche qui se méconnaît.

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, et je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où était mon esprit, l'amitié d'un poëte ne me paraissait pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvais de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auquel un rapport d'humeur me liait depuis peu étroitement. Ces nouvelles connaissances étaient des hommes dont la plupart venaient de je ne sais où, et qu'une heureuse étoile avait fait parvenir à leurs postes. Ils étaient déjà tous à leur aise ; et ces misérables, n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avait comblés, s'oubliaient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages bien respectables. O fortune ! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent ! Le

stoïcien Épictète n'a pas tort de te comparer à une fille de condition qui s'abandonne à des valets.

FIN DU HUITIÈME LIVRE ET DU TOME IV.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

